Il y a deux voies pour parvenir au titre d'électeur, l'élection & la succession ; les trois électorats ecclésiastiques s'obtiennent par élection, & les autres par succession.

Les électorats sont indivisibles. Pour y succéder, il faut être l'aîné, avoir reçu le jour d'un mariage légitime, & que le père n'ait pas contracté une alliance disproportionnée.

Cette rigidité s'étend sur les autres princes, & voilà la raison pour laquelle ce que l'on appelle les *mesaillances*, sont si rares en Allemagne. Le père ne veut pas courir le risque de voir sa postérité privée de l'honneur de siéger aux états.

Nous avons vu que, suivant la bulle d'or, il ne faut qu'être *bon, juste & utile*, pour avoir droit d'être élu chef de l'empire; mais pour être prince, il faut être fils d'un prince, & d'une fille de prince; ce qui, au surplus, est peut-être encore moins rare, que de posséder à un haut dégré les trois qualités requises pour être empereur.

L'empereur donne aux électeurs ecclésiastiques le titre de *révérendissime & neveu*; & aux séculiers, celui *de sérénissime & oncle.*

Les électeurs ont le droit de s'assembler sans la participation de l'empereur, & sans qu'il puisse même envoyer parmi eux un ambassadeur. Leurs envoyés ont le pas sur les princes de l'empire ; les rois leur accordent le titre de *frère.*

LA MORT
DE BASSEVILLE.

LA MORT DE BASSEVILLE,

OU

LA CONSPIRATION DE PIE VI DÉVOILÉE;

Suivie d'un précis historique sur AMEDÉE VIII, *et d'un poëme intitulé* : LE PAPE MALGRÉ LUI.

PAR DORAT CUBIERES.

Prix, 30 *sols*.

A PARIS;
Chez GIROD et TAISSIER, rue de la Harpe.

1793,
L'an deuxième de la République Française.

PRÉFACE.

DEPUIS que la révolution est commencée ; et que la liberté de la presse a permis à chaque citoyen non-seulement de penser tout haut, mais d'écrire tout ce qu'il pense ; depuis cette heureuse époque, dis-je, je n'ai cessé d'écrire contre les prêtres de Rome, et de rendre odieuses, soit dans ma prose, soit dans mes vers, leurs superstitions aussi absurdes que criminelles. Quelques membres de la convention nationale, et entr'autres notre Raphaël moderne, le citoyen David, m'ont proposé, en conséquence, d'écrire l'histoire de l'assassinat de Basseville, arrivé à Rome, le 13 janvier 1793, l'an deuxième de la république. Quoique cette entreprise fût au-dessus de mes forces, je me suis rendu à leurs desirs, persuadé qu'un pareil ouvrage pourroit être de quelque utilité dans les circonstances présentes ; qu'il pourroit surtout jetter un grand jour sur un événement que la cour de Rome a voulu envelopper de nuages ; et qu'il pourroit enfin, en inspirant la plus juste horreur pour le Saint-Père et

toute sa clique sacrée, réchauffer dans quelques ames le patriotisme et l'amour de la liberté.

Raphaël David cependant ne s'est pas contenté de m'engager à cette entreprise ; je n'avois guère pour l'exécuter que les récits peu satisfaisans des gazettes, et comme il est toujours en relation avec les jeunes artistes qui sont à Rome pour étudier les grands modèles, et qui malheureusement ont été les témoins et les victimes de la persécution papale, il m'a communiqué plusieurs lettres que ces jeunes artistes lui ont écrites, et dans lesquelles j'ai puisé en grande partie les faits que j'ai racontés.

Il falloit donner à cette narration une forme qui ne fût pas monotone ; il falloit la préserver de la sécheresse ordinaire de quelques récits historiques ; et voici, pour y parvenir, la marche que j'ai cru devoir suivre.

Tous les faits concernant l'assassinat de Basseville étoient épars dans les gazettes et dans les lettres écrites à Raphaël David ; il y avoit peu d'ordre, peu de liaison, et peu de cette contexture imperceptible, et pourtant si nécessaire quand on raconte : j'ai débrouillé, ou plutôt j'ai éclairci tout ce cahos ; j'ai tâché en-

fin de rédiger avec méthode une longue série de détails disséminés dans les pièces que j'avois sous les yeux, et ce travail fastidieux et arride n'est pas celui qui m'a le moins coûté : voilà cé que j'ai fait pour le fond de l'ouvrage.

Quant à la forme, c'est-à-dire quant au style, celui des artistes n'étoit pas absolument mauvais. Les artistes ont du feu, en général, et quelquefois de la poésie dans leurs expressions ; mais des lettres écrites à un ami, et qu'on ne destine pas à l'impression, ne sont pas ordinairement des modèles. Les lettres qui m'ont fourni des matériaux, sont remplies de négligences et de redites ; et c'est ainsi, peut-être, que doivent être des lettres qu'on écrit à son ami. Il faut plus d'attention et plus de respect, pour le public et pour soi-même, quand c'est au public qu'on destine son ouvrage : en conséquence, j'ai pris un style différent de celui des lettres qu'on m'avoit confiées, pour écrire la mort de Basseville, et ce style est celui dont je me sers ordinairement. Tout autre auroit mieux valu ; je le sais : mais quel reproche a-t-on à se faire, quand on donne tout ce qu'on a ? Je serois

peut-être un écrivain bien plus foible, et, tranchons le mot, un bien plus mauvais auteur que je ne suis, si je n'avois pas un peu d'indulgence pour moi-même.

Trop de correction gâte quelquefois les meilleurs écrits, et il y a même une sorte d'abandon et une sorte de négligence qui en font le charme.

Parmi les lettres, enfin, que m'a confiées Raphaël David, il y en avoit deux signées *Girodet*, qui renfermoient des détails intéressans dont les autres ne parloient point; des détails, pour ainsi dire, techniques; et j'ai pensé qu'en mettant toute ma relation sur le compte de *Girodet*, et qu'en le faisant parler comme témoin oculaire, et à la première personne, je donnerois à cette relation plus de mouvement, d'agrément et de vie. J'ai donc fait toujours parler *Girodet*, comme témoin oculaire, et je lui demande pardon de cette hardiesse : il auroit sans doute mieux parlé et mieux écrit que moi, s'il avoit écrit à tête reposée et dans le silence du cabinet. Il paroît idolâtrer la liberté, et du moins, à cet égard, il ne se plaindra pas que j'aie

altéré ses sentimens, ou que je l'aie fait mentir à sa divinité favorite. J'ai donné, en un mot, une forme dramatique à tout mon ouvrage, parce que cette forme m'a toujours paru préférable à toute autre, quelque sujet que l'on traitât, et parce que la mort de Basseville (1) peut fournir le sujet d'un sublime drame.

Je souhaite que le public pense comme moi; mais j'en doute : il me reprochera vraisemblablement cette forme dramatique que j'ai adoptée ; il me dira qu'elle s'éloigne un peu trop de la majesté de l'histoire, et qu'elle sent un peu trop le roman; il n'appercevra que trop enfin, les innombrables défauts qui déparent mon ouvrage, et il ne manquera pas

---

(1) Le citoyen le Blanc, auteur des *Druïdes*, du *Clergé dévoilé*, et de plusieurs autres pièces où respirent l'amour de la liberté et la haine du fanatisme, devroit bien traiter un pareil sujet. Combien il obligeroit la révolution qu'il adore, et son siècle qui l'admire, s'il vouloit embellir de ses couleurs mon tableau terne et inanimé, et donner à mon squélette décharné, l'embonpoint et la vie qui lui manquent! Je vous invoque aussi, Chenier et Ducis! Et toi mon ami Lemière, pourquoi n'existe-tu plus, et pourquoi, hélas! ne puis-je plus que te pleurer?......

d'ajouter ; 1°. qu'il y a trop de réflexions dispersées çà et là, dans mon recit ; 2°. que le style en est quelquefois trop fleuri et trop poétique ; et 3°. peut - être que je m'y laisse aller à trop d'emportement contre le Pape et la Cour de Rome.

Je sens moi-même la plupart de mes défauts, puisque je les indique d'avance, et je vais peut-être les aggraver, en répondant aux critiques qu'ils feront naître. Je dirai d'abord, quant à la forme dramatique, qu'une des fautes habituelles de la plupart des historiens, est de procéder avec trop de méthode, et de suivre, dans leurs productions, un alignement trop régulier : de là naissent nécessairement la triste uniformité et la sécheresse ; ils décrivent, en style de gazette, des faits quelquefois susceptibles des plus beaux ornemens, et sur-tout ils parlent toujours de leurs héros à à la troisième personne : cette manière de parler, et sur-tout d'écrire, fait abonder les pronoms possessifs, *son*, *sa*, *ses*, dans les narrations, et ces pronoms se croisant et s'enchevêtrant les uns dans les autres, il en naît des emphibologies sans nombre, et de plus nombreuses obscurités ; il en naît une

fatiguante monotonie; et le livre tombe des mains, au moment même où il devroit inspirer le plus d'intérêt.

Ce n'est pas ainsi que Tite-Live raconte les événemens qui ont immortalisé l'antique république romaine. Tite-Live met dans la bouche de ses héros des discours éloquents et des délibérations importantes; il ne raconte pas séchement et froidement leurs exploits; il les fait agir et parler; et je ne sais pourquoi tous les historiens n'ont pas imité Tite-Live. J'ajouterai, pour ma justification, qu'une anecdocte historique ne doit pas être écrite comme une histoire, en ce qu'il y a une grande différence du général au particulier; et la mort de Basseville n'est qu'une anecdote historique : c'est un épisode que j'ai détaché d'un grand poëme; c'est presque un événement privé que j'ai décrit, et voilà pourquoi j'ai cru devoir prendre une forme dramatique, et mettre, pour ainsi dire, mes personnages en second. Si, à l'exemple de Basseville (1) lui-

---

(1) Basseville a publié quelques volumes d'un ouvrage intitulé : *Mémoires historiques, critiques et politiques de la révolution de France, avec toutes le*

même, j'avois écrit toute l'histoire de la révolution française, j'aurois consacré deux pages, tout au plus, à l'histoire de la mort de Basseville ; mais ne m'étant attaché qu'à ce dernier événement, j'ai du l'étendre et le développer, pour en faire connoitre les causes ; que dis-je, j'ai du même emprunter quelquefois les couleurs du roman, pour en relever la merveilleuse horreur, et pour appliquer avec plus d'énergie, sur le front de leurs véritables auteurs, le fer chaud de l'ignominie. Mes lecteurs, je le repete : n'ignorent sûrement pas qu'une simple anecdocte historique, ne doit pas être écrite comme l'histoire.

Vousparlez trop mal du pape et de la cour de Rome, ajoute-t-on; et l'historien doit-être moins passionné que vous l'êtes. Qu'on me prouve que la cour de Rome et le pape ne sont pas ce qu'il y a de plus odieux et de plus méprisable

---

opérations de l'assemblée nationale. Cet ouvrage n'est guères qu'un extrait volumineux des journaux et gazettes, et par conséquent une compilation. Cependant, il annonce du patriotisme ; il annonce que Basseville savoit mettre son tems à profit, et qu'il joignoit la culture des lettres à l'amour de la liberté.

sur la terre, et je mettrai dans la bouche de *Girodet*, des expressions plus modérées, et je me retracterai même sur-le-champ.

Mais pourquoi prodiguez-vous tant de fleurs, dans votre recit? Pourquoi tant de comparaisons prises de la fable et de l'histoire?— C'est un peintre que je fais parler, et un jeune peintre; il habite sous un ciel serein, et dans un climat où les beautés de la nature, et les chefs-d'œuvre des arts, agissent avec le même empire, sur tous les sens; dois-je le faire parler comme un vieux philosophe qui jamais ne seroit sorti de son cabinet, et dont l'ame auroit toujours été fermée aux deux grandes passions qui agitent ordinairement la jeunesse, la passion de la gloire et celle de la liberté? ne sait-on pas d'ailleurs que pour plaire dans tous les tems, il faut que les peintres soient poëtes, et si l'on en convient de bonne-foi, pourquoi reprocheroit-on à *Girodet*, d'avoir un style poëtique? La forme dramatique, au-surplus, n'est-elle pas le dernier coup de ciseau qui donne la vie à la statue, comme je le fais dire à *Girodet* lui-même, dans la relation qu'il est censé écrire. Et en sa qualité de sculpteur et de peintre, n'a-t-il pas dû se servir de ces expressions?

L'historien doit peu réfléchir, dira le lecteur en terminant, et laisser au lecteur le soin de tirer les conséquences. ---- Vous avez raison, monsieur le critique; mais vous réfléchissez trop vous-même, et en vérité, mon très-foible ouvrage ne valloit pas la peine ni que je vous répondisse, ni que vous le critiquassiez.

Basseville, étant membre de plusieurs académies, avoit publié quelques ouvrages sur la littérature et la politique, et peut-être, devrois-je en parler ici. Comme sa mort a rendu sa vie très-intéressante, je devrois aussi peut-être entrer dans quelques détails là-dessus. C'est un projet auquel je ne renonce pas; mais j'attends pour l'exécuter, d'avoir des matériaux et des mémoires plus amples, qui ne tarderont pas à m'être fournis, et par les amis de Basseville, et par la veuve de Basseville même.

On trouvera à la suite de *la mort de Basseville*, un précis historique sur Amedée VIII, et un petit poëme, dont il est le héros, intitulé : *Le Pape malgré lui.* Cette dernière bagatelle avoit déjà paru dans l'almanac des Muses de

cette année ; j'y ait fait quelques légers changemens, et des corrections indispensables ; j'ai toujours haï le culte catholique, et je n'ai guères composé cet ouvrage, que pour placer dans un cadre agréable, les raisons que j'allègue contre lui ; ce culte a été la cause de la *mort*, et sur-tout de l'assassinat de Basseville. Ainsi mon poëme devient une espèce de supplément à mon anecdocte historique.

Quant au *précis* sur *Amedée VIII*, peut-être ne sera-t-il pas inutile à l'un de ses successeurs, Victor Amedée, qui règne actuellement en Piémont. Ce monarque fanatique et imbécile, rougira sans doute de sa conduite envers la France, en lisant le récit abrégé des vertus d'Amedée, soupçonné avec raison d'avoir été aussi philosophe qne Victor Amedée l'est peu. Victor Amedée a persécuté aussi les patriotes français ; il n'eut pas épargné Basseville, si ce dernier eût voulu arborer à Turin les armes de la République française. Il fait une guerre injuste à la France, en cherchant à reconquérir la Savoye, qui ne veut point retourner sous son joug inhumain et mystique. Il se couvre à-la-fois de honte et de ridicule. Puisse mon opuscule rappeller, le roi des marmotes, à ses

devoirs; puisse-t-il le corriger de ses erreurs, et de sa dévotion funeste! Quant au pape, j'en désespère, aussi je ne forme point de vœu pour lui, et je me résigne de bonne grace à la bulle d'excommunication qu'il ne manquera pas de fulminer contre moi.

LA MORT DE BASSEVILLE,

OU

LA CONSPIRATION DE PIE VI dévoilée.

Vous savez, mon cher maître, que j'habite Rome depuis environ deux ans, et que j'y suis venu uniquement pour étudier les grands modeles, et pour m'y former dans un art où vous excellez. Je parcourois chaque jour les monumens immortels que renferme cette capitale ; je les admirois de concert avec mes camarades artistes, ainsi que moi, et nous restions quelquefois, des heures entières en extase devant le Laocoon, le Torse et l'Antinous; faut-il que l'événement le plus funeste, soit venu troubler nos méditations, et que la conspiration la plus horrible nous ait forcés de quitter une terre où jadis la liberté a pris naissance, et qui, pour cette raison, ne peut cesser de nous être chère, quoique plus d'une fois le sang Français y ait coulé?

Ce sont les crimes de la superstition et du despotisme que je vais décrire, mon cher compatriote ; et que n'ai-e vos pinçeaux et votre génie pour repandre sur les deux fléaux du genre humain, toute l'horreur qu'ils doivent inspirer. Ce sont ces prêtres et les rois, qui, depuis le commencement du monde, en ont causé tous les malheurs ; il faudroit être Tacite pour les peindre ; il faudroit avoir une étincelle de ce feu sublime qui brûle partout dans votre tableau de Brutus, et je ne suis qu'un foible élève de David, et l'art d'écrire me fut toujours étranger. Je serai sincère du moins, ne pouvant atteindre ni Appelle, ni Tacite ; et si la vérité est le premier mérite de l'histoire, elle régnera du moins dans le récit que je vais vous faire du plus abominable de tous les complots.

La cour de Rome n'a vu qu'avec indignation l'heureuse révolution qui nous a rendus libres, et j'espère que vous n'en douterez pas, connoissant ses principes d'intolérence et de despotisme. Chaque pas que nous avons fait vers la liberté, a été pour elle le signal d'une vengeance ; et le jour mémorable du 10 août, jour où les braves Parisiens ont proclamé l'Egalité, cette cour orgeuilleuse s'est crue annéantie.

Depuis la révolution, elle méditoit notre ruine en silence, et depuis un an à-peu-près elle avoit formé l'abominable projet de faire égorger tous les Français qui ne pensoient pas comme elle, et qui pour lors habitoient

son territoire. Ce projet fut exécuté en partie, le 13 janvier dernier, l'an deuxième de la République française.

Pour faire connoître la cause de tant de malheurs, il faut remonter à leur source, et je vais vous raconter en peu de mots les événemens qui ont précédé celui du 13.

Depuis un an, je vous l'ai dit, on prêchoit assez ouvertement, à Rome, une nouvelle Saint-Barthellemy, et des Vespres Siciliennes nouvelles; le nom des principales victimes n'étoit pas même un mystère, elles étoient déjà inscrites sur les listes de proscription, et on les désignoit du doigt lorsqu'elles passoient dans les rues; le vatican et la ville avoient déjà été inondés de sonnets italiens, où l'on disoit qu'il falloit massacrer tous les Français; la poésie que les Grecs faisoient servir à inspirer la haîne des rois, s'étoit prostituée aux vœux de quelques prélats, amis des rois; et le langage des dieux étoit devenu celui des esclaves.

Le caractère des Français n'est pas la défiance, et malgré tant de sujets d'alarmes, mes camarades et moi, nous vivions dans une assez grande sécurité. Basseville trompé par les promesses réitérées du ministre Zelada, l'avoit augmentée, en nous faisant part de ces promesses astucieuses; et bercés de la douce espérance d'être désormais tranquilles, nous reprimes tranquillement nos travaux. Comment, en effet, aurions-nous pu conserver encore

le moindre soupcon ? Le pape avoit lui-même prononcé en faveur des Français, de ces paroles saintement miéleuses qui se font remarquer, et dont notre ingénuité fut la dupe; il avoit fait annoncer que la cour de Rome desiroit de se rapprocher de la République Française, et que bientôt les armes de cette république seroient arborées, à la place des anciennes, sur les portes de l'académie de France. Ces discours souvent réitérés, nous séduisirent à tel point qu'ils nous firent oublier quatre ans d'espionnage de despotisme et de persécutions de tous les genres: semblables à de foibles et de paisibles colombes que le vautour est prêt à dévorer, nous n'appercevions point l'abyme qui chaque jour se creusoit sous nos pas, et nous vivions dans le calme le plus absolu, lorsque l'orage s'accumuloit sur nos têtes.

Nous résolumes, en conséquence, de former, une fois la semaine, une petite société de patriotes; de nous organiser provisoirement, en attendant les nouvelles dispositions du pouvoir-exécutif de France; et de délibérer, non pas sur nos intérêts respectifs, mais sur ceux de notre chère patrie. L'expédition de Naples nous avoit déjà rempli de la plus vive joie, mais le malheur arrivé peu de tems après au vaisseau l'Amiral, changea cette joie en tristesse, et accélera notre résolution.

Nous nous rassemblâmes donc, une première fois, dans le palais de l'Académie de France;

notre soin le plus cher, fut celui de former entre nous une contribution, pour concourir à la réparation du vaisseau que la tempête avoit endommagé. Nous étions une trentaine, et nous fimes une collecte qui monta à la somme de cent piastres: somme considérable, vu la perte énorme du change; et cette somme fut soudain déposée entre les mains du banquier Moutte, fugitif, maintenant comme nous, et qui peut-être en est dépositaire encore.

Nous nous séparâmes, en nous promettant de nous rassembler la semaine suivante, et d'aviser au moyen de faire parvenir notre petite offrande à la Convention nationale; c'étoit le dénier de la veuve, nous ne doutions pas qu'elle ne l'eut accepté avec bonté. La semaine suivante arrivée, nous nous rassemblames en effet, une seconde fois, et le plaisir que nous eumes à nous retrouver, ne nous fit point oublier le motif sacré qui nous avoit réunis à l'Académie. Ce motif nous engagea à nous rassembler une troisième fois, mais dans l'intervalle qui s'écoula entre la seconde et la troisième assemblée, une événement vint détruire toutes nos espérances, vint renverser tous nos projets, et concourut, sans doute, à amener l'abominable journée du 13.

Un petit nombre de Romains restés fidèles à la liberté, et se ressouvenant que leurs aïeux avoient autrefois joui des droits de l'homme dans toute leur plénitude, osèrent réclamer assez hautement ces droits imprescriptibles,

et parurent favoriser la révolution française, et par leurs discours, et par leurs opinions. Il n'en falut pas d'avantage, pour donner l'éveil à la méchanceté du Sicophante à triple thiarre, et pour redoubler contre nous ses emportemens et sa fureur. Il continua cependant de les cacher sous le voile de l'hypocrisie; mais... mais que les effets en furent terribles, et l'explosion redoutable !

Le pape ayant appris que les Anglais venoient de nous déclarer la guerre, qu'un de nos plus beaux vaisseaux avoit été submergé, voulut donner à la France le coup de pied de l'âne.

Nous eumes vent des sourdes machinations du pape, et pour ne pas nous exposer aux dangers les plus imminens, nous suspendimes un moment le projet que nous avions formé de remplacer les anciennes armes de France, par les armes de la République, ou du moins, nous ne parlâmes plus de ce projet en public, et nous parumes même l'avoir oublié.

La figure de la liberté devoit briller au milieu de ces armes, et en faire le principal ou plutôt le plus bel ornement. Le major Flotte, envoyé de Naples par le ministre Makaw, m'engagea à peindre cette figure, et je me mis sur-le-champ à l'ouvrage; je méditois en silence les traits augustes de cette Déesse des Français ; j'invoquois l'ombre de Phidias et d'Appelle ; j'invoquois tour-à-tour Brutus et David : et mon pinceau tremblant

commençoit à dessiner des contours fiers et hardis..... Oh ! si au milieu de cette entreprise difficile, le génie de ces grands hommes eût daigné planer quelquefois sur ma tête, et verser dans mon ame une seule étincelle du feu divin qui les animoit, le peuple Romain reconnoissant peut-être sa souveraine légitime, l'eût portée en triomphe sur le capitole, et précipité ses tyrans enfroqués du haut du rocher Tarpéin; il eût abjuré ses gothiques superstitions, et tombé aux genoux de la nouvelle philosophie qui doit faire le bonheur du monde.

Toutes les têtes cependant étoient fanatisées à l'extrême, par les exhortations du pape, et par les prières qu'il avoit ordonnées dans les églises, et par les sorties que faisoient sans cesse les cardinaux et les prélats, contre la régénération sublime qu'ils ont l'audace d'appeler *le mal français*. Quelques Français imprudens avoient dit à Rome que je traçois en secret l'image sacrée de la divinité dont elle a brisé à-la-fois et déshonoré les autels. Quelques jours avant on nous avoit vus, mes camarades, le major Flotte et moi, nous disputer un bout de corde, pour aider au cabestan, à renverser l'orgueilleuse effigie de Louis XIV, qui pesoit alors presqu'autant sur son piedestal, que l'original avoit autrefois pesé sur ce qu'il appeloit insolemment ses peuples, et qui élevée dans la cour de l'Académie, en étoit devenue depuis la révolution, et le scandale et l'horreur. On nous avoit vu réunir tous nos efforts

pour l'abattre, et enfin on l'avoit entendue tomber au son de l'hymne des Marseillois, hymne si rauque à l'oreille des rois qui ne le sont même qu'en peinture, et qui seule nous donna les forces nécessaires pour précipiter le colosse.

On savoit que c'étoit moi qui traçoit en silence la figure de la liberté; et les dangers croissoient autour de moi: c'est donc vous, me disoit-on, avec une ironie amère; c'est donc vous qui devez faire cette merveilleuse figure! ..... Oui, c'étoit moi, vils esclaves, indignes du nom Romain, qui vous avez souillé, et dont vous avez fait un objet de mépris pour tous les peuples, oui, c'étoit moi-même, et sachez que si j'essayai de la peindre, je saurois encore mieux la défendre.

Cette figure céleste n'étoit pas encore achevée, que le pape craignant l'effet que sa vue seule pouvoit produire, fit défendre au consul Digne, de l'arborer sur sa porte. Le consul Digne, ne témoigna point ouvertement la joie qu'il ressentoit de ce nouvel incident, mais il eut un secret plaisir, à ne point désobéir à l'ordre du Saint-Père. Ce consul, indigne de porter le nom de Français, n'a jamais aimé la révolution française, et domicilié à Rome depuis longtems; il a contracté toutes les souillures du territoire ecclésiastique; il ressemble à ces arbustes singuliers, qui, salubres et bienfaisans dans un climat, deviennent des poisons mortels, dès qu'ils sont transplantés dans une autre.

Le major Flotte insiste malgré l'ordre du pape, et ordonne à son tour au consul Digne, d'arborer, sur sa porte, la figure de la liberté; le ministre Makaw, l'avoit envoyé de Naples, pour intimer, au nom de la Nation, son énergique volonté au consul indigne. Un grand événement devoit naître de ce choc de vœux contraires et d'ordres diamétralement opposés. Qui l'emportera en effet, ou de la volonté souveraine de la Nation Française, ou des caprices argueilleux de l'humble successeur de Pierre ? Le pape ne pouvoit triompher que par la ruse, la trahison, la persécution sacerdotale; et il ne manqua pas d'employer ces armes perfides.

Sur le refus qu'il fit cependant de laisser placer à la maison du consul de France, les armes de la République, nous crumes, mes camarades et moi, qu'il étoit de notre devoir de quitter un pays, où la souveraineté de la nation Française, étoit méconnue et indignement outragée; mais nous voulumes avant tout, terminer la figure de la liberté. Je travaillois seul à cet ouvrage, semblable à ces amans passionnés qui craignent de perdre l'objet de leur ardeur, en l'exposant à la vue de trop de monde; mes forces néanmoins étant insuffisantes, je priai Lafite, pensionnaire, de m'aider, je priai aussi Peguignot et Merimé, dont quelques affaires indispensables retardèrent le départ; et je leur fis partager mon bonheur. Nous étions prêts à finir les traits d'une maîtresse adorée; nous donnions à son

mâle visage le dernier coup de pinçeau.....: lorsque nous entendons un bruit sourd dans la rue : il s'accroît, il s'augmente par degrés, et bientôt une populace effrénée, composée de sbirres, de galériens échappés, de brigands, et d'assassins, entre entumulte dans l'Académie, se répand par-tout, dans les cours, dans les salles sur les escaliers, enfonce en peu d'instans les portes et les fenêtres du dedans et du dehors, renverse les statues, seuls meubles qui décoroient ce Palais des Arts, mutile les tableaux, les déchire, les foule aux pieds, et ne fait bientôt qu'un vaste monceau de débris des chefs-d'œuvres de la peinture et de la scuplture.

Vous savez, mon cher maître, qu'une salle de l'Académie renfermoit tous les modèles en platre des plus belles statues de l'Italie, de l'Appollon du Belleveder, de l'Hercule Farnèze, de la Vénus de Médicis, et de plusieurs autres. Oh ! quel spectacle douloureux eût frappé vos regards après l'irruption des barbares ! Vous eussiez vu le flambeau de Cupidon renversé aux pieds de l'Hercule terrassé, et la massue redoutable de ce dernier, dans les mains de la mère de l'amour ; vous eussiez vu les serpens du Laoocoon entrelacer le corps de Sainte-Bibienne, l'agneau de Saint-Jean-Baptiste auprès du Lyon de Saint-Jérome, tous les attributs des faux Dieux, confondus avec ceux des idoles du christianisme, et partout un bouleversement, un désordre épouvantable, assez semblable à un déménagement,

et plus encore au sac d'une ville prise d'assaut, et dont tous les habitans égorgés gissent épars sur une terre ensanglantée.

Les cris, le tumulte et les fureurs de la populace égarée nous firent suspendre un moment notre travail; nous écoutions, nos pinçeaux à la main, et la main suspendue dans les airs.... Les assassins, en un mot, n'avoient plus que vingt marches à monter pour nous égorger sous les yeux même de la liberté.

Péquignot et moi, nous leur épargnâmes ce crime, en leur facilitant les moyens de le commettre; nous nous précipitames au milieu d'eux, affrontant des dangers qui ne pouvoient que nous plaire, et loin de fuir, nous allames au-devant de leurs coups. Nous avions tout perdu d'ailleurs, nos ateliers, nos modèles et jusqu'à nos pinçeaux; notre patrie étoit outragée, méconnue et avilie dans la personne des patriotes, nous ne desirions plus que la mort. Pourquoi cette mort nous échappa-t-elle, et pourquoi vivons nous encore? .... Les scélérats étoient si acharnés contre les statues et les tableaux, qu'ils ne nous appercurent seulement pas, et que l'excès de la fureur dont ils étoient aveuglés nous força à conserver la vie.

Des soldats du Saint-Père avoient été envoyés pour empêcher ces désordres; c'est du moins ce que le Saint-Père a dit, c'est ce qu'il a publié, par-tout, et ce qu'il a fait publier par des proclamations réitérées. Ces soldats nous reconnurent, et loin de tourner leurs armes contre les brigands qui dévas-

toient tout, ils les tournèrent contre nous-mêmes, nous poussant et nous repoussant au milieu des débris de toute espèce qui embarassoient l'escalier : ils nous poursuivirent jusques dans la rue, à grands coups de crosse de fusil ; là, remplis de contusions, de meurtrissures, pâles, ensanglantés et presque inanimés, nous n'attendions plus que la mort; nous espérions qu'une populace égarée et altérée de notre sang, alloit nous la donner. Mais les bourrades que nous avions reçues des soldats, lui firent prendre le change; cette populace n'étant pas dans le secret du pape, ne savoit pas que les soldats avoient ordre de sévir contre nous, et de laisser les brigands tranquilles ; elle crut que nous étions du nombre de ces brigands, elle nous accueillit au lieu de nous maltraiter; et une seconde fois nous fumes forcés de vivre.

Voyant que la mort s'obstinoit à nous fuir, nous crumes que la providence vouloit que nous vécussions pour le bien de notre patrie ; et nous échappant furtivement des mains de nos bourreaux, nous primes adroitement la fuite, lorsque reconnus pour Français, le bruit des sifflets et des huées accompagna soudain nos pas: une grêle de pierres fondit sur nous, et plus de mille couteaux furent tirés pour nous oter la vie. Nous nous sauvames, par miracle, des mains de cette horde meurtrière; je fus tenté un moment d'en remercier le ciel, mais je changeai bientôt de dessein, en m'appercevant que j'avois perdu mon compagnon

dans la mêlée ; nous nous étions mal entendus sur l'azyle où nous devions nous refugier, et le desir de le retrouver accéléra ma fuite, me donna une nouvelle énergie pour me mettre à couvert du danger : mes jours me devinrent chers par l'espoir de sauver ceux de mon ami.

Il avoit été se cacher dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne : je courus vers l'habitation de Basseville.... Dans cet instant même on l'assassinoit. Le major Flotte, et Moutte le Banquier, lui avoient donné l'hospitalité. C'est dans leur maison, c'est-là qu'environné des bourreaux sacrés du pape... Mais n'anticipons point sur les événemens ; hélas ! je n'aurai que trop le tems d'entrer dans ces détails attroces, et de vous raconter un crime dont le nom seul fait hérisser mes cheveux.

L'épouse de Basseville étoit auprès de lui, lorsque des assassins attentèrent à sa vie. Elle tenoit dans ses bras un enfant pouvant à peine bégayer le nom de liberté ; elle prioit, supplioit, fondoit en larmes ; prières innutiles, et plus innutiles efforts : les bourreaux furent insensibles à tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus respectable sur la terre : l'innocence désarmée, et la beauté dans le malheur.

L'épouse de Basseville, son fils, le banquier Moutte et le major Flotte furent obligés de prendre la fuite, et se sauvèrent par miracle. Ne pouvant point pénétrer dans leur demeure, je me réfugiai dans une maison voisine, où je restai malgré moi jusqu'à la nuit. Impatient

de retrouver mon compagnon, j'eus l'audace de retourner devant l'Académie, et de le chercher dans la foule : le tumulte et la fureur alloient toujours croissant ; des cris, de plus en plus séditieux, se faisoient entendre ; et j'avois beau appeler Pequignot à grands cris, les accens de l'amitié étoient étouffés par les mugissemens du fanatisme. Un vieillard, qui m'avoit servi de modèle, me reconnut, à mon son de voix ; il m'appella et me salua par mon nom. Malgré la crainte et la défiance qui ne me quittoient point, je m'abandonnai à lui : il n'étoit ni Romain, ni prêtre ; il ne me trahit point.

L'intérêt qu'il me témoigna me fit cependant remarquer de la multitude, qui ne me reconnut point à mes traits défigurés par mes blessures, mais qui n'eut point tardé à me reconnoître ; et m'appercevant de son inquiète curiosité, je serrai énergiquement la main au bon vieillard, pour toute réponse, et nous nous arrachames de ce lieu.

Le souvenir de mon ami me suivoit partout. Je le cherchai encore long-tems ; et vous devez bien penser qu'il n'étoit pas moins inquiet sur mon compte, que je l'étois sur le sien : nous nous retrouvames enfin, dans une maison française, où nous nous embrassames avec transport, et en versant des larmes de joie : j'ai dit qu'il s'étoit d'abord réfugié chez l'ambassadeur d'Espagne, et il y seroit resté, si son inquiétude pour tous nos frères et pour moi, ne lui eût fait abandonner cet asyle.

Le bon vieillard nous avoit accompagnés jusques dans cette maison : la sienne étoit voisine de la Trinité-du-Mont ; il nous offrit l'hospitalité, et nous le suivimes, en renfonçant nos chapeaux sur nos yeux, pour n'être pas reconnus.

En montant l'escalier de la Trinité-du-Mont, quoique nous fussions très-éloignés de l'Académie, nous entendimes distinctement les cris et les hurlemens des scélérats qui l'assiégeoient ; nous vîmes les lueurs de l'incendie, dont la réverbération donnoit à tout le quartier l'éclat le plus effrayant. A peine arrivés chez le bon vieillard, nous craignimes qu'elle ne fût réduite en cendres ; et nous le priames d'y retourner, pour en savoir des nouvelles. Hélas ! elle étoit devenue le palais de Priam. On continuoit d'en enfoncer les portes et les fenêtres à grands coups de hache redoublés ; on se disputoit la gloire d'y mettre le feu ; et le vieillard revint nous dire, les larmes aux yeux, que le crime étoit consommé, que le temple des arts n'étoit plus, et que le peuple, égaré par les prêtres, crioit de toutes parts : *vive le pape ! vive la madone ! périssent, périssent tous les François, et l'assemblée nationale !*

Ces cris affreux retentissoient dans nos cœurs, quoique nous fussions trop loin pour les entendre. Nous passames la nuit chez le bon vieillard ; mais nous pumes dormir à peine. Et renonçant au projet insensé de

nous réunir à nos compatriotes, nous résolumes de fuir avant le jour.

Qu'on se figure notre position : inquiets sur le sort des deux camarades que nous avions laissés derrière nous, en sortant de l'Académie ; sur ce qu'avoient à craindre les patriotes nos frères ; craignant nous-mêmes d'être découvers et immolés, sans que notre mort fût utile à la République ; le moindre bruit, le moindre murmure nous alarmoit, et nous étions même effrayés de notre ombre : nous voyons ces infâmes sbires lever sur nous leurs couteaux ensanglantés, et la flamme de l'incendie nous poursuivoit sans cesse dans les rêves d'un sommeil pénible, et à chaque instant interrompu.

Vous savez que les artistes ne sont pas riches ; et, dépouillés du peu que nous avions, il ne nous restoit pas le moindre argent pour faire notre voyage : le bon vieillard le devina ; et, prévenant nos vœux à cet égard, par une suite de cette délicatesse qui existe entre les belles ames, il nous témoigna le regret sincère qu'il éprouvoit de ne pouvoir nous en prêter ; il étoit pauvre lui-même : le pauvre ne pouvant donner que ce qu'il a, ses regrets, nous parurent aussi doux qu'un bienfait ; et joints à l'hospalité qu'il nous avoit accordée, il nous inspira, à mon compagnon et à moi, la plus vive reconnoissance. Hélas ! les refus du pauvre valent souvent mieux que les présens fastueux du riche.

Je

Je le priai cependant d'aller trouver un de mes amis, Romain de naissance, mais Français de cœur, et de l'engager à venir à notre secours. Notre hôte vole à ces mots; et ce fidel ami vient lui-même nous apporter, non pas une somme considérable, mais une somme suffisante pour fuir, et nous mettre à couvert de nos bourreaux. Il auroit voulu pouvoir nous offrir davantage ; il avoit fait ce qu'il avoit pu, et c'étoit remplir tous les devoirs de l'amitié. Frémis, ô Brachi! frémis de honte et de fureur à ce trait de générosité et de courage de la part d'un de tes prétendus sujets! tu as cru qu'ils pensoient tous comme toi; tu as cru qu'enchaînés sous ton joug sacré, aucun d'eux n'oseroit faire un acte contraire au maintien de ta souveraineté usurpée : eh! bien, frémis! la liberté fera tôt ou tard dans tes états, plus de conquêtes que tu ne penses, et ce joug insupportable sera brisé, et ta tête hideuse roulera du haut de ce capitole où tu siéges, et qui semble d'avance trésaillir de joie à l'approche de nos vaisseaux!

Et toi fidel ami, qui m'as obligé avec tant de promptitude, de concert avec un vénérable vieillard, pardonnez-moi l'un et l'autre si je tais votre nom dans ce récit : votre nom en feroit l'ornement, sans doute, et toutes les bouches françaises se plairoient à le répéter; mais je vous exposerois en vous désignant; mais j'amasserois autour de vous les orages et les dangers dont j'ai failli être la victime. Vous êtes encore sous l'œil du

tyran auquel j'ai échappé ; et si la reconnoissance ordonne de publier un bienfait, la prudence pourroit-elle le permettre, lorsque le bienfaiteur est compromis ? Je souffre à ne point vous rendre ici, à l'un et à l'autre, l'hommage qui vous est dû : rassurez-vous; le tems n'est pas éloigné où je pourrai vous faire connoître.

Munis des secours de notre ami, deux heures avant le jour, nous fimes nos adieux au bon vieillard, et nous nous disposames à partir, ou plutôt nous partimes avec toute la célérité dont nous étions capables. Le bon vieillard voulut nous accompagner jusques hors les portes de la ville ; et malgré nos instances réitérées pour lui épargner ce trajet, il nous força de céder à ses desirs. Arrivés au lieu de la séparation, il versa des larmes ; il se précipita dans notre sein; il nous serra dans ses bras ; et nous, qui n'avions jamais voulu recevoir les bénédictions du pape, nous le priames de nous bénir ! Avec quel regret ne le quittames-nous pas ? Quels regards tendres et respectueux ne jettames-nous pas sur lui-même, à une grande distance ? Hélas ! il nous sembloit que nous fuyons loin de notre père, et nous nous retournions mille fois pour saluer ses blancs cheveux......

De Rome à Albane, nous ne vimes que figures sinistres et menaçantes ; nous n'entendimes que propos insultans. A Albane, on refusa opiniâtrement de nous louer une voiture. On s'appercevoit que nous manquions

d'habits, de souliers, en un mot, de tout, et le tems étoit horrible : nous n'en pumes trouver une qu'à Veletri, et on nous l'a fit payer en raison de l'extrême nécessité où nous étions de nous en servir. Elle nous conduisit jusqu'au milieu des marais Pontins ; et là, par la continuité du tems le plus affreux, nous fumes forcés de coucher dans une écurie. A peine étendus sur un mauvais grabat, autour duquel ruminoient des bœufs et hénissoient des chevaux, nous entendimes des voix confuses d'hommes qui projettoient de nous assassiner. Oui, disoit l'un, je crois que ce sont des Français, et c'est gagner le ciel que de les envoyer dans l'autre monde : oui, ajoutoit l'autre, ce sont des Français ; mais ils ont l'air si pauvres....... L'état de délabrement où nous étions nous sauva, et ce délabrement étoit extrême, puisque nous avions été forcés de payer notre voiture d'avance.

Arrivés à Terracine, nous apprimes la mort de Basseville : nous y ajoutames foi sans beaucoup de peine, ayant vu la fureur de ses assassins ; et deux mille plus loin, nous rencontrames Lefebvre et Gounad, qui, ignorant ce qui s'étoit passé à Rome, y retournoient le bonnet rouge sur la tête, et plus encore, dans le cœur.

Les récits que nous leur fimes, leur causèrent autant de douleur que d'effroi ; ils les empêchèrent de pousser plus avant ; et, ré-

broussant chemin sur l'heure, ils vinrent avec nous jusqu'à Naples.

Jusqu'à présent, mon cher maître, je n'ai eu à vous offrir que d'horribles tableaux; la scène va changer tout-à-coup; et tel est, sans doute, l'ordre de la destinée, qui ne veut pas que la peine ni le plaisir durent trop long-tems, et qui, les combinant et les mêlangeant sans cesse l'un avec l'autre, adoucit ainsi l'amertume de l'un, et rend plus piquante la vivacité de l'autre.

Nous avions été persécutés à Rome; nous avions été exposés à tous les dangers et à toutes les injustices : à Naples, nous fumes accueillis avec cordialité, avec fraternité même, et l'on nous y prodigua autant d'égards, qu'ailleurs on nous avoit montré de barbarie.

Ce contraste si précipité et si sensible, fit naître dans notre esprit une multitude d'idées et de réflexions, souvent interrompues par le souvenir des dangers où nous avions laissé nos compatriotes. Nous n'étions pas étonnés d'avoir été maltraités par le pape; mais nous l'étions de l'être si bien par un roi : la nuance est si foible entre un roi et un pape, et nous avions si peu de droits pour leur plaire! Le ministre Mackaw ne tarda pas à nous éclairer la-dessus, comme vous le verrez bientôt.

A peine arrivés à Naples, nous allames le voir, et lui raconter notre malheureuse avanture; il en avoit déjà été instruit par plùsieurs lettres qu'il avoit reçues de Rome, et

il nous confirma la nouvelle de la mort de Basseville, dont nous n'étions pas encore parfaitement assurés ; il fit plus : nous ayant un jour rassemblés à dîner chez lui, il nous raconta, en ces termes, l'histoire de cette mort affreuse. Je mets ici cette narration, afin qu'aucun détail ne vous échappe, et que vous puissiez voir enfin le Pape et la Cour de Rome tels qu'ils sont ; tels, c'est-à-dire, que des monstres, qui doivent inspirer autant d'indignation que d'horreur.

Vous étiez encore, me dit le ministre Mackaw, en m'adressant la parole plus particulièrement qu'à mes camarades ; vous étiez encore dans le palais de l'Académie de France, occupés à peindre la figure de la Liberté ; l'infortuné Basseville se promenoit tranquillement dans la grande rue de Rome appellée le *Cours*, en attendant le moment de votre troisième assemblée, où il devoit se rendre. (C'étoit le 13 janvier, et il étoit midi.) Basseville étoit dans son carrosse avec le major Flotte, avec sa femme et son enfant : ces deux patriotes portoient à leur chapeau la cocarde nationale, ainsi que le cocher et le domestique. C'est dans ce costume qu'ils avoient fait, le matin même, une visite au cardinal Zelada, qui leur avoit expressément déclaré que la cocarde tricolore n'étoit plus un signe défendu aux Français dans Rome. Basseville et le major Flotte étoient en effet les premiers qui l'eussent offerte aux regards des Romains.

La voiture de Basseville alloit doucement; lorsqu'un abbé ramassa une pierre et la lança dans les glaces : le peuple accourt à ce signal; il s'attroupe, et lance à son tour une grêle de pierres sur la voiture; il l'accompagne de huées, de clameurs féroces et injurieuses. Le cocher s'effraye, et tourne à l'instant pour reconduire ses maîtres chez le banquier Moutte: des patrouilles s'avancent alors, des patrouilles perfides, qui, au lieu de protéger Basseville, semblent être d'accord avec le peuple pour l'assasiner.

Le peuple ordonna à un des soldats de tirer sur le carosse, et il tira; fait horrible, que la relation de Rome travestit en un coup de pistolet parti des mains de Basseville. Ce premier coup ne porte point; et le carrosse arrive devant la porte du banquier Moutte. Basseville en descend précipitamment avec son ami et sa famille éplorée; il se réfugient tous quatre dans son appartement, et les cris de l'enfant et de la mère, retentissant de toutes parts, redoublent lès terreurs et les angoisses de Basseville. Il écrit, au milieu de ce tumulte, il écrit au cardinal Zelada une lettre courte, pour lui demander compte de sa perfidie, et pour réclamer des secours contre ses assassins. Peine perdue: hélas! Zelada ne répondit point; et tandis que le malheureux Basseville écrivoit, des prêtres féroces, répandus dans la ville, excitent le peuple à se rassembler autour de la maison de Moutte, et l'engagent, en lui pro-

mettant le ciel, à violer cet asyle. Séduit et entraîné par ces scélérats, le peuple, qui fut resté vertueux, s'il n'avoit pas été excité au crime, le peuple accourt en fureur autour de la maison du banquier, et l'investit en poussant des hurlemens terribles. Cinq soldats étoient à la porte pour garder la maison : remarquez bien qu'il n'y en avoit que cinq, et que, dans ce moment, plusieurs piquets de vingt hommes chacun, se promenoient tranquillement dans le cours, et avoient l'air d'ignorer que leur présence fût nécessaire dans tout autre endroit de la ville ; remarquez bien que Zelada avoit fait placer des forces là où il n'en falloit pas, et qu'il n'y en avoit point là où elles auroient pû sauver la vie à l'innocence.

Le peuple cependant, excité par les prêtres, excite à son tour les soldats, qui restoient immobiles à la porte du Banquier Moutte : ils entrent tumultueusement dans la chambre de Basseville, d'où sa femme s'enfuit à leur aspect, emportant son enfant dans ses bras... Le brave major Flotte se dispose à défendre son ami : Basseville lui retient le bras ; et tandis qu'il sauvoit la vie à ses assassins, l'un des cinq soldats le blesse mortellement, en lui portant un coup de bayonnette dans le ventre. Le major Flotte, le banquier Moutte s'échappent, on ne sait comment ; et Basseville tomba expirant sur la terre.

Rien n'est plus intéressant qu'un ennemi désarmé et prêt à mourrir ; un pareil spec-

tacle adouciroit des tygres : il ne peut rien cependant sur les assassins de Basseville ; ces barbares, l'arrachent de son appartement, et le traînent par les cheveux jusques dans le corps-de-garde de la rue *Frattina*. Ah ! qui pourroit vous peindre tout ce que le malheureux eût à souffrir durant ce trajet ! Vainement cinq nouveaux fusilliers s'étoient joints aux cinq premiers pour le défendre : le peuple, chemin faisant, lui donna tant de coups par derrière, que la toile de sa chemise et sa peau volent en lambeaux pêle mêle..... L'infortuné marche lentement sous cette grêle meurtrière, en retenant, avec ses mains et le seul vêtement qui lui restoit, ses entrailles prêtes à s'échapper.... Sa tête est ruisselante, défigurée, et il cherche envain un peu de force pour implorer ses bourreaux. Ceux-ci l'étendent, dans le corps-de-garde, sur un lit de soldat, si étroit, qu'une partie de ses jambes le dépassoit, et traînoit jusqu'à terre. Il étoit sans connoissance, et presque sans vie. Le peuple cependant, toujours animé par les prêtres, qui n'avoient garde de laisser reposer sa fureur, le peuple étoit à la porte, qui demandoit à boire le sang de la victime, qui demandoit à dévorer ses membres palpitans. Les gardes effrayés de ses cris, tremblent alors pour eux-mêmes : les lâches n'avoient témoigné aucun intérêt à Basseville, et leur intérêt personnel les engagea à haranguer le peuple, à chercher à l'appaiser par de belles paroles ;

enfin, ils parvinrent à le calmer, en lui disant que Basseville n'en reviendroit pas, et qu'il étoit blessé à mort.

Le peuple se retira ; mais nul chirurgien n'accourt pour visiter le mourant, qui passe une partie de la nuit dans l'état déplorable que je viens de peindre ; il n'y eût pas même de la charpie pour panser ses blessures. Sûrs que leur victime ne leur échapperoit pas, les gardes laissent entrer quelques personnes charitables : elles s'empressent autour du mourant, et envoient chercher du linge chez un François, habitant à Rome depuis longtems, et qui n'étoit pas encore proscrit : celui-ci donne tout ce qu'il en peut ramasser, et à chaque instant, on va chez lui lui rapporter des appareils tout sanglans. Basseville, pendant ce tems, revient un moment à lui-même ; il bégaye quelques remerciemens à ses bienfaiteurs ; mais l'excès de ses souffrances est tel, qu'elles le forcent à s'endormir. Il s'endort ; que dis-je ? il tombe dans un affaissement, avant-coureur de la mort, et ne peut pas même jouir en paix de ce néant qui la précède, et qui est un bienfait de la nature. Le corps-de-garde est rempli de soldats, qui, appelés au service, frappent rudement la terre avec leurs crosses de fusil, et troublent le sommeil de l'agonisant, qui se réveille en sursaut à chaque minute ; d'autres chantent des chansons bachiques, qu'ils entremêlent aux cantiques religieux; d'autres enfin s'amusent à fumer leurs pipes, et innondent la

chambre de torrens de fumée, si épais et si empestés, que les derniers amis de Basseville sont obligés de quitter son lit, autour duquel ils étoient rangés, et d'aller respirer l'air dans la rue.

L'habitude où sont les Italiens de Rome, de se battre à coups de couteau, a rendu les chirurgiens de cette ville très-habiles dans l'art de panser les blessures; ils auroient pu, sinon empêcher la mort, du moins prolonger de quelques heures la vie de Basseville; mais le pape n'eût garde de lui procurer ce secours: s'il ne lui envoya aucun médecin du corps, il le fit investir en récompense d'une grande quantité de médecins de l'ame. Plusieurs prêtres, revêtus de leurs étoles, et des crucifixs à la main, vinrent l'exhorter à se réconcilier avec Dieu, et sur-tout avec la Cour de Rome : et admirez la perfidie de ces monstres, ceux-mêmes qui avoient été les bourreaux de son corps, voulurent être les sauveurs de son ame; et ils appelèrent frère, celui qu'ils venoient de dévouer aux poignards des assassins.

Indigné à leur aspect, Basseville se couvre le visage avec les mains; et ramassant toutes les forces qui lui restoient : laissez-moi, leur dit-il, laissez-moi...... je meurs fidèle à mon pays...... Bon Dieu que les prêtres me pèsent!....... Je meurs; mais je serai vengé !

Les tyrans en surplis ne se rebutoient point

à ces paroles ; au contraire, leur pitié feinte se tourna en fureur ; ils exhortent le malheureux agonisant de la manière dont on exhorcise ; ils le stigmatisent malgré lui ; malgré lui ils oignent ses pieds et ses mains avec des huiles puantes ; ils lui donnent d'avance mille morts, et semblent ne l'avoir tué, que pour avoir la barbare gloire de le convertir.

Basseville auroit pu vivre encore quelques heures : les contorsions des prêtres accélérèrent son trépas ; il meurt deux fois assassiné par eux, et en répétant ces paroles : Bon Dieu que les prêtres me pèsent ! ...... Je meurs fidèle à mon pays !

Voilà, citoyens, dit le ministre Mackaw en poursuivant son récit, souvent interrompu par ses larmes et par les nôtres, voilà les faits dans toute leur exactitude ; je n'ai dit que la vérité. Le pape cependant a fait répandre dans Rome et dans tous ses états, une relation calomnieuse où tous les faits sont altérés et horriblement défigurés, où il prétend que l'enfant de Basseville agitoit, à la portière du carosse, une banderolle aux trois couleurs, tandis que cette prétendue banderolle n'étoit autre chose que le mouchoir de sa mère ; où il assure que le père étoit muni d'un stilet, arme perfide, inconnue aux bons Français, et dont les Romains seuls font usage ; où il ose enfin affirmer que Basseville s'est rétracté à ses derniers momens, et a reconnu ses erreurs. Le pape ne s'est

pas contenté d'avoir fait assassiner Basseville, il a voulu encore assassiner sa mémoire ; rafinement de vengeance bien digne d'un prêtre catholique et d'un pontife Romain ! Ah ! les prêtres, dans tous les tems, ont employé des moyens inconnus aux autres hommes. La mort d'un ennemi ne suffit pas pour les désarmer : semblables à des vampires, ils vont s'asseoir sur les tombeaux, et se plaisent, pour ainsi dire, à sucer des ossemens.

Vous devez savoir ce qui se passoit à l'Académie, tandis qu'on égorgeoit Basseville ; vous y étiez, et je ne puis rien vous apprendre là-dessus ; vous savez que les tygres qui le déchiroient n'étoient pas les seuls acharnés après leur victime ; d'autres tygres parcouroient les rues, en criant : *vive le pape ! vive la foi catholique ! vive la Saint-Barthélemi ! périssent tous les Français !* Vous savez que ces derniers erroient dans Rome au travers des stilets, des torches ardentes et des fusils, ne sachant où trouver un asyle, et conjurant les Romains de les sauver. L'espérance de quelques-uns ne fut point trompée. La conjuration ayant été tramée par les prêtres, et l'exécution ayant devancé l'heure convenue par ces monstres, tous les habitans de Rome n'étoient pas dans le secret, et tous les assassins n'avoient pas eu le tems de se rassembler et de se rendre à leurs postes. Tous ces faits vous sont connus, mes chers compatriotes, et je n'ai pas besoin de vous les répéter ; mais savez-vous ce que faisoient les auteurs

de la conjuration, durant cet horrible massacre? Vingt mille témoins déposent que tous les prêtres réfractaires, et les nobles qui s'étoient réfugiés à Rome, avoient été prévenus de ne pas quitter leur maison pendant toute la journée du 13. Chatelus, qui habitoit le palais de Bernis, l'infâme Chatelus, du haut du balcon de ce palais, disoit qu'*il étoit aux premières loges*. Le ministre Zelada étoit à côté du pape, qui avoit à ses côtés la princesse Sophie Albertine (1), la sœur du roi de Suéde. Des émissaires entroient et sortoient; ils venoient de quart-d'heure en quart-d'heure, rendre compte à sa sainteté des progrès de l'incendie et des heureux effets du carnage. Sa sainteté sourioit, et parloit bas au ministre, qui, à son tour, chuchottoit avec elle, et tous les deux avoient l'air de s'applaudir de leurs succès. Il ne manquoit plus à sa sainteté que de monter sur une des tours du Vatican, et de tirer elle-même sur les malheureux Français, pour compléter, avec Charles IX, la plus abominable ressemblance.

On a cru que le peuple étoit complice de toutes ces horreurs; mais vous savez aussi bien que moi, citoyens, que le peuple, dans tous les pays, est bon et juste, et qu'en dépit

(1) Cette princesse n'a point trempé dans la conspiration : elle n'a fait que du bien et des aumônes nombreuses, pendant tout le tems qu'elle a passé à Rome; et la partie du peuple qui n'étoit point égarée, l'a comblée de bénédictions à son départ.

de tous les tyrans, il aime, dans tous les pays, la liberté et l'égalité, ses divinités favorites. Vous n'ignorez pas d'ailleurs, que l'espionnage est à Rome le principal ressort du gouvernement, et que le pape et les cardinaux ont à Rome vingt à trente mille espions à leurs ordres. Voilà les instrumens que Zelada et le pape ont employé pour faire assassiner Basseville : on les avoit vus pendant le jour se répandre dans les rues, pour y former des grouppes qu'ils endoctrinoient, et s'armer, dès l'entrée de la nuit, de poignards et de flambeanx. Le vrai peuple, qui n'étoit pas initié dans leurs affreux mystères, ne vint grossir leur nombre que fort tard; et il connoissoit si peu la vraie cause de l'émeute, qu'on entendit des Transteverins même engager leurs camarades à courir sur la cocarde blanche, et que plusieurs, s'adressant à la ridicule cavalerie du pape, lui crioient, en la menaçant : tremblez lâches, tremblez; vous n'êtes que de vils esclaves, et nous sommes, nous, du sang Troyen ! *Siamo noi del sangue Trojano !*

Mais je ne vous ai peint qu'à demi les crimes du saint-père; et puis-je vous laisser ignorer jusqu'où ce barbare ennemi a poussé la scélératesse ? Il ne s'est point couché dans la nuit affreuse du massacre ; et les exécuteurs de ses vengeances étant venus dans son palais, après avoir assassiné Basseville, croiriez-vous qu'ils sont tombés à ses genoux, encore tout ensanglantés, et que le monstre,

tenant un flambeau d'une main, de l'autre les a bénis, et leur a promis toutes les récompenses de la vie future ? Jugez par ce trait, citoyens, jugez de la religion catholique, et soyez encore papistes, si vous le pouvez.

Le ministre Makaw avoit à peine achevé ces paroles, que Lafite entre tout ésoufflé, et nous apparoît comme un ange descendu des cieux; je cours au-devant de lui, je l'embrasse, je l'embrasse avec d'autant plus de plaisir, que n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis mon départ de Rome, je craignois qu'il n'eût trouvé la mort dans ce tombeau de la liberté, et que son ombre n'eût suivi l'ombre de Basseville. Sa présence ne causa pas une surprise moins agréable à tous mes camarades, et le ministre Makaw en parut enchanté; nous l'accablames de questions après lui avoir fait prendre tous les rafraichissemens d'usage, et voici la réponse qu'il nous fit, en s'adressant particulièrement à moi-même.

Tu dois te rappeller, me dit-il, qu'apeine tu avois achevé de peindre la figure de la liberté, un peuple furieux se précipite dans l'Académie, enfonce les portes et les fenêtres, déchire les tableaux, renverse et brise les statues; il n'avoit plus qu'un pas pour arriver jusques à nous. O miracle dont nous sommes redevables sans doute à cette divinité adorée qui guidoit nos pinçeaux! En ce moment, le peuple est si égaré par sa fureur qu'il ne songe pas même à entrer dans cette chambre où nous

étions : et le palladium leur échappe, que dis-je ? nous avons le bonheur de nous sauver nous-mêmes, et nous évitons la mort, par les moyens même qui la procurent ; c'est-à-dire, en nous jettant au-devant des poignards des assassins.

Tu avois fait, il y a quelques mois, un tableau dont le sujet patriotique avoit extrêmement déplu dans Rome ; ce tableau, ajouta-t-il en se tournant vers le ministre Makaw, représentoit Hypocrate préférant le salut de ses concitoyens aux attraits de la pourpre et de l'or, en refusant daller secourir sa patrie ; ce tableau que tu avois fait transporter quelques jours auparavant chez Ives se présenta bientôt à la mémoire de nos féroces ennemis, ils s'imaginent que tu as fait placer dans la même maison la Liberté à côté d'Hypocrate, ils vont jusqu'à croire que tu as bien pu t'y refugier toi-même ; et les voilà qui fondent comme des vautours dans l'asyle écarté et solitaire de la colombe.

Ives est un honnête ébéniste, père de famille, bon patriote, qui habite Rome depuis longtems, et qui semblable au vieillard de Mérope,

Fait le bien, suit les loix, et ne craint que les Dieux.

Les brigands entrent chez lui, au moment où tu venois d'en sortir avec Péquignot et quelques autres de nos camarades ; ils te cherchèrent toi et tes tableaux, jusques dans les endroits les plus secrets de la maison, en montant et descendant tour-à-tour du grenier

à

à la cave, et de la cave au grenier ; ils ne laissèrent pas le plus petit recoin sans l'avoir visité. Le tableau d'Hypocrate étant déjà acheté par le médecin Trioson, notre compatriote, qui l'avoit fait encaisser, ils ne le virent et ne le détruisirent point : ce tableau d'ailleurs n'étoit point celui qu'ils cherchoient, c'étoit celui de la liberté. Furieux de n'avoir trouvé, ni le dernier, ni l'artiste peintre, ils s'en vengèrent noblement sur les meubles de l'infortuné Ives, qu'ils mirent en morçeaux, et sur toute sa maison qu'ils pillèrent et saccagèrent, malgré les prières de sa femme et les larmes de ses enfans. Leurs ravages durèrent jusqu'à la pointe du jour ; et craignant que le soleil n'éclairât leurs forfaits, ils se retirèrent après cette expédition héroïque.

Ives n'étant pas encore bien rassuré, et craignant que ces désordres ne recommençassent, demande au gouvernement des patrouilles pour garder ses propriétés ; le pape les lui accorde : elles rodèrent pendant trois jours et trois nuits autour de sa demeure ; et le palais de l'Académie fut gardé aussi pendant trois nuits et trois jours.

Cette démarche dictée au pape, par la juste terreur que lui inspirent les Français qui ne tarderont pas à punir ces attentats ; cette démarche, dis-je, peut donner aux observateurs la clef de son caractère perfide. Le traître a bien moins le dessein de faire garder nos propriétés que de prouver à l'univers qu'il

n'a pas voulu qu'on y portât attteinte. Mais ces précautions sont trop tardives, et ne peuvent même annoncer, de la part du pape, ni repentir, ni remords; tout prêtre de sa nature, est incapable de se livrer à aucun de ces deux sentimens, il est incapable d'aucun retour à la vertu, et si ce n'étoit salir sa bouche que d'emprunter leur langage, je dirois qu'il sont tous reservés à mourir dans *l'impénitence finale.....*

Heureusement qu'en Italie, tout le monde ne pense pas comme les prêtres de Rome. Lorsque l'ambassadeur d'Espagne a appris nos malheurs, non seulement il a offert un azyle, dans son palais, à tous les Français persécutés, il leur a encore prêté de l'argent et fourni tous les secours imaginables pour les soustraire à la rage papale et les mettre à portés de se refugier dans les pays voisins. Le peuple qui l'a su, la insulté plus d'une fois, et lui a témoigné hautement son mécontement et sa haîne; n'importe, il a bravé la fureur du peuple, et sa bienfaisance n'en a pas été altérée, et ses soins fraternels n'ont point cessé. Le jeune souverain de Toscane a imité un si bel exemple, il a recueilli avec bonté, avec cordialité, tous ceux de nos camarades que les persécutions romaines ont poussés dans ses tranquilles états; il leur a promis sûreté, et protection contre le couroux de l'hydre sacré; et le marquis de Manfredini, son ministre et son ami, partageant sa tendre sollicitude pour les Français, n'a pas permis que les fanatiques de Florence leur

fissent la moindre insulte. Quelle leçon pour le vieil amant de la Pompadour qui a été si long-tems l'Ambassadeur de France à Rome! Ce lâche renégat de la patrie n'a rien fait pour les patriotes. Que dis-je! c'est chez lui, c'est dans son palais qu'on prenoit des copies des infâmes sonnets qui couroient la ville, et dans lesquels on disoit en mauvais vers qu'il falloit exterminer tous les Français. Sois maudit à jamais, o vil satrape à calotte rouge, sois maudit, non par le pape, mais par tes frères que tu as reniés : et vous jeune grand duc de Toscane; et vous ministre d'Espagne soyez bénis à jamais, non par le pape, mais par l'humanité entière, et sur-tout par les citoyens courageux qui aiment la liberté, et qui sacrifieroient leur vie pour elle; c'est le plus beau vœu que je puisse former pour vous, et la récompense la plus douce que je puisse vous souhaiter; l'estime des patriotes ne vaut-elle pas mieux mille fois que toutes les indulgences de Rome?

Peu de nos frères ont péri, graces aux soins de ces généreux bienfaiteurs; plusieurs cependant ont été grièvement blessés, entr'autres un domestique de l'Académie qui a reçu plusieurs coups de bayonnettes, et qui peut-être est mort à l'heure où je parle; d'autres ont été emprisonnés, et l'on compte parmi ces derniers, le citoyen Ploful, domicilié à Rome depuis l'année qui a précédé la révolution, et dont tout le crime a été de trop aimer cette révolution immortelle.

J'ignore si elle a à Naples beaucoup de partisans; je viens d'apprendre toute-fois que les Français n'y sont point maltraités, et que le roi a pour eux tous les égards qu'on doit attendre d'un allié fidele et d'un ami de l'humanité. Cette conduite m'a d'autant plus étonné, qu'hier le bruit couroit à Rome, qu'ici même le gouvernement Napolitain avoit fait massacrer tous les Français; et jugez qu'elle a été ma joie et ma surprise, lorsque j'ai retrouvé mes chers camarades. Ces bruits, je l'imagine, ont été semés par des malveillans qui veulent brouiller la cour de Naples avec la République Française. Ce n'est pas seulement avec des stilets que les espions des prêtres assassinent, le poignard de la calomnie est un arme qu'ils manient aussi bien; et *diviser pour régner* est sur-tout la devise des papes.

Vous n'ignorez pas que déjà quelques Romains, non contents de menacer et d'insulter l'ambassadeur d'Espagne, ont insulté aussi et menacé celui de Naples; qu'ils ont voulu abattre les armoiries de son roi, après les avoir couvertes de fange, qu'ils ont voulu rejetter ce crime sur les Français paisibles, et que.....

Je n'en suis pas étonné, lui repondit le ministre Makaw, en l'interrompant, il n'est point de menée sourde, point de perfidie, point de ruse criminelle dont la cour de Rome, et les cardinaux ne soient capables. Voltaire dans sa Henriade a placé le séjour

de la politique au Vatican ; il auroit du en faire le séjour de tous les vices. Ne soyez pas dupe cependant de l'accueil gracieux que nous ont fait, et l'ambassadeur d'Espagne, et le grand duc de Toscane, et sur-tout la cour de Naples. C'est à eux principalement que le *timeo Danaos* est applicable, et tôt ou tard nous en verrons la preuve.

Le tyran des Français, le perfide (1) Louis XVI vit encore, la nation le tient en captivité, et se dispose à prononcer bientôt sur son sort ; le despote de Naples craint pour ses jours, il craint que la Convention Nationale ne lui fasse enfin subir la peine de tous ses crimes, il voudroit le sauver, et pour y parvenir, il cherche à adoucir, par les meilleurs traitemens, les Français justement irrités contre tous les rois de l'Europe. Ces coquins de rois s'entendent comme larrons en foire, pardonnez-moi ce proverbe un peu

(1) J'ignore si le ministre Makaw est pénétré des sentimens que je développe ici, mais j'ai du le supposer, pour rendre ma narration plus intéressante. Au reste, je ne réponds pas de son patriotisme, je ne réponds que du mien. J'ai vu tant de citoyens changés depuis la révolution, que je me défie de tous ceux qui déjà même ont fait leurs preuves. Qui ne seroit pas circonspect, en effet, depuis la trahison de Lafayette, et celle de l'infâme Dumourier ? On trouvera encore ici quelques prédictions sur la guerre que l'Espagne nous a déclarée ; et ce sont de véritables prédictions, puisque cette guerre n'étoit pas encore déclarée, lorsque j'ai écrit ces lignes prophétiques, et que Louis Capet vivoit encore.

trivial, mes chers amis, il n'est point d'expression quelque ignoble qu'elle paroisse qu'un Républicain ne doive employer pour démasquer ses ennemis de la République. Tant qu'il existera deux rois sur la terre, ils s'entendront pour nous tromper, et tant qu'il existera des prêtres, ils ne feront qu'un avec les rois, pour tenir le monde dans l'esclavage.

Le roi de Naples d'ailleurs craint avec juste raison, et la puissance colossale de la France, et les petits princes qui l'environnent; et par une conduite prudente, et par une apparente neutralité, il cherche à se mettre à couvert et des entreprises des géants, et des agaceries des pygmées. Ceux-ci ne cherchent, depuis long-tems, qu'à empiéter sur son territoire; et la France pouvant facilement l'envahir, il veut se faire de celle-ci un appui contre les autres. Que dis-je! lorsque notre flotte a paru devant ses ports, un seul grenadier François a fait trembler le monarque des deux Siciles. Et vous pouvez croire que ce monarque est de bonne-foi dans l'amitié qu'il nous témoigne! Détrompez-vous, citoyens; l'orgueil des rois ne pardonne pas, sur-tout lorsqu'il est humilié, et semblable aux feux que renferme le Vésuve, la haîne couve et vieillit dans l'ame du despote que vous révérez, et qui a surpris un moment votre estime, par une feinte pitié et par une hypocrite bienfaisance.

Si la tête de Louis tombe sur un échaf-

faud, cette haîne éclattera sans doute; mais l'explosion en sera peu redoutable. Les rois, heureusement, et sur-tout ceux de Naples, n'ont pas autant de pouvoir que les volcans, leurs voisins et si des forces nous manquoient pour les vaincre, leur peuple tôt ou tard, et sur-tout les braves Lazaroni, sauront bien les réprimer.

Quant au roi d'Espagne, citoyens, fiez-vous moins encore à lui qu'à toute autre puissance de l'Europe. Comme l'Espagne est plus forte que Naples, en hommes et en vaisseaux, elle croit avoir moins à craindre, et malgré ses assurances de paix et de fraternité, elle se démasquera plus promptement que toute autre, et elle gardera d'autant moins de ménagemens, qu'elle aura, pour nous déclarer la guerre, beaucoup moins d'obstacles à surmonter. Les Français jouissent à présent d'une sorte de tranquillité en Espagne; mais si la bombe éclatte, vous m'entendez, si le perfide Louis expire sur la guillotine, plus d'asyle pour eux dans les contrées espagnoles; ils en seront chassés impitoyablement, comme vous l'avez été des états ecclésiastiques; ils y seront persécutés de toutes les manières, heureux encore s'ils peuvent échapper aux bûchers de l'inquisition, et aux ordres arbitraires du visir Godoi, qui règne actuellement à Madrid sous le nom de premier ministre, comme Jean Acton a long-tems régné à Naples.

Le ministre d'Espagne, dites-vous, vous a recueillis dans son palais, au moment de l'as-

sassinat de Basseville ; il vous a protégés contre les fureurs du pontife; il vous a même prêté de l'argent pour faciliter votre évasion : je n'ai pas de peine à le croire ; ce ministre est philosophe, il aime la liberté et l'humanité ; mais c'est à l'insçu de sa cour, je le parie, qu'il vous a traités de la sorte, ce n'est qu'à ses vertus individuelles que vous devez ses soins obligeans, et tôt ou tard il sera puni de s'être conduit en honnête homme ; les alguasils sont là qui l'attendent, et qui, au lieu du bonnet rouge qu'il porte dans le cœur, lui mettront le coracas sur la tête.

Le jeune souverain de Toscane paroît avoir mis plus de bonne-foi et plus de sincérité dans la neutralité qu'il a gardée : il est le fils d'un père qui aimoit la paix, du moins qui l'a fait fleurir long-tems dans ses états, et je me plais à croire qu'il a hérité de ses principes, et qu'il veut suivre son exemple. Cependant, il est roi sans en porter le titre ; il gouverne cependant, et je me défie de tout homme qui gouverne immédiatement, et qui ne voit aucune autorité s'élever entre lui et son peuple. Les rois sont si pervers de leur nature, qu'ils inclinent toujours à faire le mal, quand rien ne les empêche de le faire. Les Toscans d'ailleurs ont-ils pu changer de

---

(1) Le coracas est la coëffure que l'on met aux malheureux prisonniers de l'inquisition, lorsqu'on les conduit au supplice.

caractere ? On sait comment ils se conduisirent lorsqu'ils portoient le nom d'Etruriens. Il y avoit alors un roi qui ressembloit à Louis XVI; c'est de Tarquin que je veux parler : il a été le dernier roi des Romains, comme Louis a été le dernier des François. Ce scélérat fut à peine chassé de Rome, qu'il se ligua avec plusieurs peuples voisins, et les engagea à faire rétablir la royauté; il entraîna principalement dans son parti les Herniques et les Volsques, il n'y eût que les peuples d'Etrurie qui voulurent voir l'affaire plus engagée, avant de se déclarer, et ils restèrent neutres, dans la vue de se décider selon les événemens.

Ils restèrent neurtres, mes amis, prenez-y bien garde : croit-on qu'aujourd'hui ils conserveroient cette neutralité, si les François éprouvoient quelques grands revers, si la République étoit dissoute, et si quelqu'ambitieux avoit assez de courage ou de bonheur, pour faire rétablir le fils de Louis sur le trône ? Non, non, détrompez-vous; tous les amis couronnés du Tarquin des Français ne sont pas morts, et tant qu'ils subsisteront, la liberté de notre patrie sera en danger; et tant qu'ils subsisteront, il restera à son ombre ensanglantée de sots admirateurs pour la plaindre, et de sots partisans pour la défendre !

Savez-vous déjà comment s'est conduit le roi de Naples, lorsqu'il a appris qu'à Rome on avoit insulté son ambassadeur, qui avoit feint d'épouser la cause des Français, et qu'on

avoit souillé ses armoiries en les couvrant de fange ? Il a promis cinq cents ducats à celui qui dénonceroit le coupable. Cinq cents ducats ! c'est une forte somme et une magnifique récompense. Mais n'ayez pas peur que personne soit assez habile pour la gagner, et que le coupable se découvre....... La cour de Naples est trop intéressée à laisser croire que c'est un Français qui a eu ce tort avec elle, avec elle qui, en apparence, n'en a jamais eu avec nous. Oh ! puissent périr promptement tous les rois, et puisse la République Françoise étendre promptement son empire sur la terre entière !

Le ministre Makaw se leva en disant ces mots ; nous nous levames aussi ; et par l'effet d'un intérêt machinal et de l'enthousiasme, peut-être, qu'inspire le climat, nous criames tous ensemble : *vive la nation ! vive la république, et périssent tous les despotes !*

Ces cris avoient à peine frappé les airs, que Makaw redoutant l'effet qu'ils pouvoient produire, nous dit tout bas, et avec l'air un peu alarmé : paix, paix, citoyens ! nous sommes encore dans l'antre du lyon, et ses satellites peuvent nous entendre ! Le lyon Napolitain ne dort pas ; il feint seulement de dormir, et c'est alors sur-tout que ces animaux sont redoutables. Nous sentimes que la prudence nous commandoit de nous taire ; nous sortimes donc tous ensemble paisiblement et en silence, avec le projet de nous retrouver le lende-

main, et de discuter les intérêts de notre chère patrie.

Voilà, citoyen David, le récit exact et circonstancié des événemens qui ont précédé et suivi l'assassinat de l'infortuné Basseville : j'en ai mis une partie dans la bouche du ministre Makaw, parce que ce citoyen est en effet l'un des premiers qui nous l'ait appris ; et pour donner à ce récit une forme dramatique, forme qui détruit en général la sécheresse de l'histoire, et aimer des détails qui, sans elle, seroient froids et arrides. C'est ainsi que Saluste et Tite-Live ont écrit, et voilà ce qui a fait passer leur ouvrage à la postérité la plus reculée. La forme dramatique, en un mot, me paroît être le dernier coup de ciseau qui donne la vie à la statue.

Voilà le récit d'un événement plus affreux mille fois que celui des Vêpres Siciliennes, puisque les Français immolés en Sicile avoient commis des fautes tout-à-fait opposées aux qualités que le patriotisme français atteste maintenant, et que notre seul crime a été d'aimer la liberté, l'égalité et la république.

En quoi cependant a consisté le crime ? scrupuleux observateurs des loix de police établies par le souverain usurpatif, jamais nous ne les avons troublées, ni par nos actions, ni par paroles ; jamais du moins nous n'avons donné en public de ces grands scandales de liberté, dans un pays presque tout peuplé d'esclaves. Nous nous sommes rassemblés quel-

quefois à l'Académie, tantôt pour faire une contribution patriotique, tantôt pour aviser aux moyens de délivrer ceux de nos frères qui auroient pu devenir victimes d'une persécution injuste, et pour conserver pur, au milieu des souillures de Rome, le feu républicain qui nous animoit. Dans une de ces assemblées, il est vrai, dans une de ces assemblées où Basseville et le major Flotte assistoient, nous avons, au milieu d'un repas fraternel, récité la déclaration des Droits de l'Homme, au lieu du *benedicite*; nous avons arboré la cocarde nationale; nous l'avons couverte de baisers, dans les transports d'une ivresse innocente : un buste de Brutus étoit au milieu de nous, et nous l'avons couronné de feuilles de lauriers et de chêne; nous avons fait en son honneur des libations multipliées.... nous avons bu à la santé de la nation, à celle des députés de la montagne, et de quelques autres citoyens qui ont bien mérité de la patrie; mais est-ce un crime que de saluer à huis-clos et le verre en main, les héros de la liberté? Est-ce un crime sur-tout, que d'inaugurer la statue de Brutus dans le pays qui l'a vu naître, et au moment même où nous croyons voir son ombre fière errer autour de nous? . . . . . Ah! nos ennemis en ont commis bien d'autres! Non contens d'assassiner Basseville, ils ont voulu ternir sa mémoire, en répandant par-tout qu'il étoit mort comme un capucin, ou comme un pape. Ils ont persécuté, le fer et le feu à la main,

de jeunes artistes qui jamais ne leur avoient fait de mal, et qu'ils auroient dû protéger, par respect pour leur foiblesse, et peut-être pour leur courage. Ils ont violé le droit des nations, envers la nation Française, et celui de l'hospitalité envers des particuliers; celui de l'hospitalité, le plus sacré de tous chez tous les peuples du monde!

Ce qui met sur-tout le comble à leur scélératesse, c'est leur hypocrisie soutenue, et leur adresse constante à faire croire au peuple égaré qu'ils disent la vérité, lorsqu'ils mentent impunément.

Croiriez-vous, mon cher maître, que le saint-père, pour détruire les soupçons qu'attiroit sur lui l'assassinat de Basseville, a fait répandre par-tout, avec profusion, l'édit suivant, trois jours après cet assassinat?

E D I T.

» Autant S. S., notre seigneur le pape Pie VI, heureusement régnant, a été sensible aux témoignages que le peuple de Rome lui a donnés, les jours passés, de son attachement à la religion, et de son amour pour la personne de S. S., autant le saint-père a été affligé, de voir que ce même peuple, au milieu de ses émotions par lesquelles il a cru devoir témoigner ses sentimens, se soit laissé emporter à quelques excès, qui ont troublé la

tranquillité publique ; excès peu digne d'une nation, qui doit se faire gloire d'être élevée dans de bons préceptes, et nourie d'une morale, dont toutes les maximes recommandent la paix, la douceur et la charité envers le prochain.

» En conséquence, S. S. a ordonné expressément de publier en son nom, que tandis qu'elle s'ocnpe sérieusement et avec la plus active surveillance de garder intacte la foi catholique, spécialement à Rome, et dans l'état ecclésiastique, et qu'elle prend toutes les mesures propres à assurer le repos et la tranquillité de ses sujets, elle veut et exige d'eux, qu'abandonnant entièrement l'emploi de ces moyens à sa sollicitude paternelle, ils se tiennent à l'avenir dans une situation plus calme ; elle veut qu'ils évitent toute espèce de tumulte et d'attroupement, à quelqu'heure que ce soit du jour ou de la nuit, et pour quelque motif et sous quelque prétexte que ce puisse être ; elle veut qu'ils s'abstiennent de bruits, de clameurs ; elle veut enfin, qu'ils n'endommagent aucun hôtel, aucune boutique, et qu'ils n'insultent nulle part et en quoi que ce soit, et en rien, aux personnes, n'importe leur origine, leur nation, non plus qu'à ce qui peut leur appartenir. Le saint-père déclare qu'il regardera comme personnel et comme un manque de respect à lui-même, tout acte contraire à ces dispositions.

» Le saint-père, plein de confiance dans la religion, l'amour, et la docilité du peuple

Romain, se persuade que ce peuple obéira scrupuleusement à des ordres paternels, et que cette occasion lui fournira, à ce peuple, un nouveau moyen de prouver son esprit de subordination. S. S. compte le trouver aussi disposé à l'obéissance, qu'elle est elle-même portée à éloigner de son cœur le chagrin d'avoir jamais à exercer des actes de justice rigoureuse, contre des sujets que S. S. chérit avec la plus grande tendresse. »

Donné au palais du Vatican, le seizième jour de janvier 1793.

Signé F. X. cardinal de ZÉLADA.

Le pape a été sensible aux témoignages que le peuple de Rome lui a donnés de son attachement à la religion.

Bel attachement que celui qui consiste à égorger des patriotes pour plaire à sa sainteté, et belle religion que celle qui le commande ! *cette religion*, dit le pape, *recommande la paix, la douceur et la charité envers le prochain.* L'assassinat de Basseville et le massacre projetté de tous les Français en sont la preuve.

Et vous, mon chèr maître, qui êtes législateur, et tous les autres législateurs vos collègues, vous souffririez qu'une pareille religion subsistât encore sur la terre! Cet abominable édit du Saint-Père ne vous rappelle-t-il pas la conduite de ces brigands qui, après s'être repu, sur les grands chemins, du sang et

des larmes de leurs victimes, retournent paisiblement prêcher l'ordre et la paix dans leur caverne.

Le pape est tellement attaché à cette religion douce, tolérante et humaine, que peu de jours après la publication de son édit, craignant que le zèle de ses soldats ne se refroidît ; il a ordonné par un édit nouveau, que tous (*tuti innumerosi soldati*) fussent plus particulièrement instruits des saintes maximes de cette religion sainte. En conséqnence, le saint-père veut qu'il soit fait une instruction à l'usage des militaires, et que les soldats se rendent tous les lundis de chaque semaine, dans vingt-deux églises qu'il indique à toutes ses brigades, en désignant aussi pour chacune des églises le révérend pere qui y fera l'instruction ; exemple :

In Sa Maria in Campitelli, fara l'instruzione il R. P. salvatore Bongi paroco, e vi devranno andare i soldati de quartierri del Palazzo Cazoni, di Monté Savelli, e de Cenci.

Bon Dieu, que ces braves soldats seront bien instruits, lorsque le révérend pere Bongi les aura exhorté à la paix, à l'amour du prochain, à la tolérance ; et qu'au sortir de là, ils iront malgré ces bonnes leçons, mettre le feu, de nouveau à l'Académie de France, piller Ives l'ébéniste, et poursuivre mes camarades et moi à coups de bayonnettes, et à coups de crosse de fusil ! Le révérend père Bongi ne vous rappelle-t-il pas le loup de la fable, qui

qui honteux au moment de ses crimes, et bourrelé de remords, jure de s'abstenir de la chair des pauvres moutons, jure de ne manger que de l'herbe; et qui au premier agneau qu'il rencontre, s'élance sur lui et le dévore?

Le pape au surplus n'a fait que son métier ordinaire, c'est-à-dire, celui d'un loup ou d'un tigre, en donnant l'ordre d'égorger Basseville et les pauvres moutons de France qui, paisiblement réunis dans ses états, y nourrissoient de leur travail leur assassin même; mais il a fait celui d'un renard, lorsque, sous le titre de *rétractation de Basseville*, il a publié sur la mort de Basseville, la rélation la plus fausse et la plus calomnieuse. Cette rélation est écrite avec tant de perfidie et d'adresse, que les plus fins pourroient y être trompés, elle respire par-tout cette simplicité prétendue évangelique, et cette candeur ultramontaine, dont les écrits des papes ont toujours été remplis, et qui jusqu'à ce moment n'ont que trop réussi à surprendre la crédulité de presque tous les peuples; elle est telle enfin que les plus odieux mensonges y sont présentés comme des vérités démontrées. Et faut-il s'en étonner? ce ne sont pas seulement les prêtres de Rome qui excellent dans l'art de mentir, ce talent a toujours été celui de tous les prêtres du monde; et permettez-moi avant de finir de vous en citer un exemple:

Il existe parmi les Mahométans une secte qu'on appelle *hairetites*, dont le nom vient de

haïre, en turc, *étonnement*, *incertitude*, parce qu'à l'exemple des Pirhoniens, ils doutent de tout, et n'affirment jamais rien dans la dispute. Ces prêtres disent que le mensonge peut être si bien paré, par l'esprit humain, qu'il est impossible de le distinguer de la vérité, comme aussi l'on peut obscurcir la vérité par tant de sophismes qu'elle en devient méconnoissable. Ils concluent d'après ce principe, que toutes les questions sont probables, et nullement démonstatives; et sur tout ce qu'on leur propose; ils se contentent de répondre: *cela nous est inconnu, mais Dieu le sait.*

Cette manière de prononcer qui annonce la fausseté la plus profonde, et qui sembleroit devoir les exclure des dignités de la religion, ne les empêche pas de parvenir à celle de Muphti; et alors, comme ils sont obligés de répondre clairement aux consultations, ils ajoutent cette formule au bas de leur *fetfa* ou sentence: *Dieu sait ce qui est meilleur.*

Eh! bien! mon chère maître, que dites-vous de ces *hairetites*? ne trouvez-vous pas, dans le tableau que j'en ai fait, l'image fidèle du pape et des cardinaux? et ne pensez-vous pas que les clergés de tous les pays semblent se donner la main, et s'entendre pour tromper le monde?

J'oubliois de vous dire que les *hairetites*, pour s'entretenir dans cette espèce d'engourdissement d'où résulte leur pirhonisme sont

dans l'habitude de boire des liqueurs fortes où ils font entrer de l'opium, c'est un moyen assez adroit de se rendre moins coupables, et de rejetter les torts de leur cœur, sur le délire de leur raison. Les prêtres de Rome n'ont pas cette excuse à alléguer, et quand même ils prendroient de l'opium, ils sont tellement disposés à la tromperie que soit à jeun, soit après diner, ils seroient toujours des fourbes.

Je suis pour la vie, avec autant d'estime que d'attachement, votre concitoyen, élève et ami.

De Naples, le 20 février, l'an deuxième de la République.

P. S. J'ouvre ma lettre qui étoit prête à partir, pour vous raconter un fait atroce et qui met le comble à la scélératesse du pape, et de ses cannibales à calottes rouges. J'étois retourné ce matin chez le ministre Makaw, pour savoir des nouvelles de notre chère patrie; on lui annonce une caisse arrivant de Rome, et à l'adresse de la veuve Basseville. Une caisse arrivant de Rome...... Cet envoi nous donne quelques inquiétudes...... Cependant nous ne sommes plus au douzième siècle..... Comment soupçonner?.... Le ministre Makaw la fait ouvrir, et savez-vous ce qu'elle contenoit?... Les lambeaux encore tout sanglants

des vêtemens que portoit Basseville le jour qu'il a été assassiné. Jugez la cour de Rome, après cet affreux événement, jugez les cardinaux et l'exécrable Pie VI. J'ai prouvé dans ma trop longue narration qu'ils étoient les seuls auteurs de la mort de Basseville ; mais ma narration est devenue inutile, et le dernier trait en dit plus que tout ce que j'ai pu vous écrire.

FIN.

PRECIS HISTORIQUE

SUR

AMEDÉE VIII.

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
AMEDÉE VIII;
SUIVI D'UN POEME INTITULÉ:
LE PAPE MALGRÉ LUI.

QUELQUES écrivains célèbres, et entr'autres Voltaire, ont calomnié Amedée VIII, et lui ont prêté, au lieu des vertus qu'il avoit, des vices qu'il n'avoit pas. Voltaire l'a peint comme un homme amoureux du pouvoir suprême, et dit, dans son essai sur les mœurs des nations, que *sa dévotion ne tint pas contre l'ambition d'être pape*; il le traite assez mal dans d'autres endroits. C'est en partie pour réfuter ces calomnies, et en partie pour rétablir la vérité des faits, que je vais tracer ici un précis historique de la vie d'Amedée VIII, de sa conduite lorsqu'il fut sur le trône, et

de sa conduite dans la retraite. Je ne parlerai que peu du tems où il fut pape ; l'histoire ne nous a presque rien laissé là-dessus.

Amedée VIII étoit fils d'Amedée, surnommé le Rouge : il naquit au château de Chambéry, le 4 septembre 1383. Ce prince ayant perdu son pere de bonne heure, il s'éleva de grandes contestations entre *Bonne* de Berry sa mere, et *Bonne* de Bourbon son aïeule, pour savoir à qui appartiendroit la régence. Louis de Bourbon, dit *le Grand*, fut choisi pour arbitre par l'une et l'autre, et il donna la régence à la dernière, par une sentence arbitrale datée du 3 mai 1393. Amedée fut déclaré majeur en 1398, et succéda à son père. Il céda ses états au prince son fils, sans quitter la qualité de duc, en 1434, et se retira dans la sollitude de Ripaille, d'où il fut tiré par les pères du concile de Bâle, en 1439. Enfin, il renonça à la papauté en 1449, et mourut en 1451.

Voilà les principales époques de sa vie, que je vais reprendre l'une après l'autre, et accompagner de quelques réflexions, en me conformant à la vérité de l'histoire.

A peine monté sur le trône, Amedée fit liquider les domaines de sa mère et de son aïeule ; termina les différends du duc de Milan, du marquis de Montferat et du prince de la Morée, par sa déclaration du 22 novembre 1400, et acheta le comté de Genêve, d'Odon de Villars, seigneur de Baux, par contrat du 5 août 1401.

Il s'assura de plus la possession du comté de Nice, par deux actes, l'un avec Ladislas, roi de Naples, l'autre en octobre 1419, avec Yolande d'Aragon, reine douairière de Naples, duchesse d'Anjou, mère et tutrice de Louis, duc d'Anjou. Il acquit de Humbert de Toire, ses prétentions sur la Bresse et le Bugey; obligea les Avogards de Verceil, de se soumettre à lui avec toutes leurs places, qui étoient au nombre de plus de cent cinquante, et força le duc de Millan de lui céder entièrement Verceil.

Ces acquisitions ne se firent point sans quelques provocations hostiles et sans être suivies des malheurs que la guerre entraîne; mais l'esprit de ce tems n'étoit pas ennemi des conquêtes, comme on l'est aujourd'hui, et les empereurs et les rois croyoient encore devoir user de violence pour agrandir ou arondir leurs états. Amedée, au surplus, fit toujours la guerre avec une sorte de clémence, et il ne fut pas des derniers à humecter ses lauriers de ses pleurs.

On voit par les premières années de sa vie, qu'il fut vainqueur, pacificateur, arbitre entre les petites puissances qui l'environnoient, et sur-tout qu'il remplit tous ses engagemens, en payant ses dettes et celles de sa famille.

Après la mort de Louis de Savoye, son oncle, prince de la Morée et de l'Achaïe, et dernier comte de Piémont, arrivée le 11 dé-

cembre 1418, Amedée réunit le Piémont à son domaine, soit par réversion de fief, faute d'hoirs mâles, ou parce que Louis l'avoit fait son héritier universel, comme quelques-uns l'ont cru. Amedée avoit sans doute des droits à cet héritage; cependant, comme il ne vouloit point attenter aux droits du peuple, il fit déclarer aux trois états du Piémont, qu'il leur laissoit la liberté de se choisir un autre souverain, s'ils croyoient vivre plus heureux sous une autre domination que la sienne; et tout le peuple assurant qu'il n'étoit pas possible de trouver un meilleur maître que lui, se soumit à son empire volontairement et avec un plaisir extrême. Bel exemple pour Victor Amedée, l'un des successeurs d'Amedée VIII, qui, ayant de nos jours perdu la Savoye par l'excès de sa tyrannie, travaille à la reconquérir par la force, et qui a l'audace de penser que sa volonté royale doit l'emporter sur la volonté souveraine du peuple.

Amedée eut plusieurs guerres à soutenir, et presque toujours il s'en tira avec gloire. Le plus souvent d'ailleurs il ne fit la guerre que pour obtenir la paix, et pour l'établir dans ses états sur des bases inébranlables, ce qui le fit surnommer le pacifique et le Salomon du Piémont. Par une suite de ses principes, et sur-tout de son courage, il battit plus d'une fois les marquis de Montferat et de Saluces, qui l'avoient injustement attaqué. Le marquis de Ceve ne réussit pas mieux avec lui, et

malheureusement il fit subir le même sort aux Valaisans, qui s'étoient révoltés contre leur évêque : cet évêque s'étoit mis sous la protection de ses armes ; et les droits des peuples n'étant pas encore bien connus, il agit malheureusement contre les droits des peuples. Une victoire est si belle et si honorable quand elle maintient la souveraineté populaire ! elle est si honteuse quand elle tend à rétablir la royauté ! . . . . . Si Amedée eût vécu de notre tems, il auroit tenu sans doute une autre conduite. Amedée cependant n'aimoit point le despotisme, et les faits suivans en sont la preuve.

Le duc de Milan s'agrandissoit en Italie, et commencoit à rendre sa puissance redoutable : Amedée se ligua avec tous les princes d'outre-monts, pour arrêter ce torrent. Peu de ligues ont réussi, et celle dont je parle ne fut pas très-heureuse. Le duc de Milan néanmoins, sachant qu'il avoit affaire à forte partie dans la personne d'Amedée, le détacha adroitement du nombre de ses ennemis, et l'engagea même dans ses intérêts, en lui cédant Verceil. Amedée accepta Verceil, et n'en estima pas d'avantage l'humeur belligérante du duc de Milan.

Il est douloureux d'avoir des fautes à raconter, en faisant un précis historique sur Amedée VIII ; et, à mon avis, il en fit une assez grande, lorsqu'il attaqua Louis II, duc de Bourbon. Ce Louis de Bourbon étant de-

venu prince de Dombes, comme légataire d'Edouard deuxième du nom, dernier sire de Beaujeu, refusa de rendre hommage à Amedée, pour quelques terres qui dépendoient de la Savoye. Celui-ci en conçut un vif ressentiment; et déclarant la guerre à Louis de Bourbon, on en vint aux mains de part et d'autre: Amedée eut le désagrément d'être battu; et sa défaite auroit pu avoir des suites cruelles; mais les ducs de Berri et de Bourgogne, qui crurent qu'il avoit raison, vinrent à son secours, et lui firent obtenir la satisfaction qu'il demandoit, par un traité de l'an 1408.

Il fut moins coupable, ce me semble, quoique plusieurs auteurs ne soient pas de mon avis, il fut, dis-je, moins coupable, lorsqu'en 1410, il emmena lui-même 500 hommes d'armes à Jean, duc de Bourgogne, qui s'étoit déclaré contre le roi Charles VII, son beau-frère. Amedée ayant ménagé une trève qui fut surnommée de *Vincestre*, parce qu'elle fut conclue et signée dans le château qui porte aujourd'hui le nom de *Bicêtre*, rendit lui-même ce secours inutile, et laissa voir clairement l'intention qu'il avoit de forcer les deux partis à la paix, en se déclarant pour l'un d'eux, et en neutralisant ainsi les forces de l'un et de l'autre. On observera d'ailleurs que dans les tems de féodalité, bien différens des nôtres, les princes et les seigneurs Français qui se déclaroient contre les rois, le faisoient en partie pour défendre les droits des peuples, et c'étoit se montrer ami de la li-

berté, que de se liguer avec eux; il faut observer que la noblesse alors n'étoit pas oppressive, mais opprimée, et que, quoiqu'ils échouassent souvent dans leurs entreprises, les nobles étoient alors les précurseurs de la démocratie, et les chevaliers errans de la liberté.

Amedée amena encore des troupes au duc de Bourgogne, dans la seconde guerre des princes, mais toujours avec les mêmes intentions pacifiques, puisqu'il se trouva au siége de Bourges, et ne contribua pas peu à la paix qui y fut conclue.

Voyant toutefois qu'il ne pouvoit point parvenir à réconcilier ce prince avec Charles VII, il fit un traité avec le prince d'Orange pour conquérir, à fraix communs, les provinces voisines des Alpes. Cette ligue, uniquement dirigée contre Charles VII, ne fut pas très-heureuse : le prince d'Orange, qui la commandoit, fut battu à platte couture près d'Anton, par le seigneur de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, et il eût tellement peur de tomber entre les mains du vainqueur, qu'il se jetta à cheval dans le Rhône, et passa ce large et rapide fleuve à la nage. L'armée française cependant étoit de moitié moins nombreuse que celle des princes ligués ; et il ne leur resta, pour prix de leur campagne combinée, que les petites villes de d'Anton et Colomiers. Ces diverses hostilités de la part d'Amedée, pouvoient être excusées par

les motifs que j'ai dit plus haut ; mais rien ne l'excuse, ou du moins ne paroît l'excuser, d'avoir fait sa cour bassement à l'empereur Sigissemont, qui étoit alors fort redouté de toutes les puissances de l'Europe. Non-seulement il reçut, à Rivoli, cet empereur, en 1414, et lui fit l'accueil le plus magnifique, mais il l'accompagna encore jusqu'à Lyon, et parut glorieux de lui servir de cortège. Cet empereur revenu en Savoye, deux ans après, érigea à la vérité ce pays en duché, pour récompenser Amedée de ses services ; mais Amedée n'auroit pas du, pour acquérir un vain titre, compromettre la dignité de l'homme.

Cet empereur perfide avoit fait brûler le malheureux Jean Hus, en désavouant le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, au tems du concile de Constance. Amedée eût le tort plus grand encore, de lui envoyer des troupes pour combattre les Hussites, les Hussites qui s'étoient justement armés pour venger la mort de leur père et leur ami.

L'anti-pape Benoist avoit alors fait naitre et fomentoit un schisme dans l'église ; et Amedée sécourut le comte d'Armagnac, pour le mettre à même de se soustraire à son obédience, et pour étouffer l'hydre qui déjà levoit orgueilleusement la tête. Quoique l'anti-pape Benoist ne fut pas plus méchant qu'un pape légitime, on doit louer les intentions d'Amédée qui tendoient toujours à rétablir l'ordre en Italie, et le maintien des loix bonnes

ou mauvaises qu'elle avoit adoptées. Amedée, enfin après avoir fait tout le bien qu'il avoit cru pouvoir faire, et, comme croyoient devoir le faire les princes de son tems, Amedée céda le gouvernement de ses états à Louis, prince de Piémont, son fils aîné, par un acte du 6 novembre 1434; et s'enferma dans une espèce de solitude qu'il avoit fait bâtir quelques années auparavant à Ripaille, avec un petit nombre de seigneurs qu'il venoit de faire premiers chevaliers de l'ordre de Saint-Maurice; ils étoient au nombre de six, et je les appelle *premiers*, parce que cet ordre s'accrut considérablement dans la suite, et que les six dont je parle sont véritablement les seuls qu'on doive mettre à la tête de l'ordre. Amedée, par la même raison, en doit être regardé comme le premier grand maître.

Les auteurs parlent diversement des raisons, qui portèrent Amedée à cette abdication, et à cette retraite; les uns croient qu'il embrassa ce double parti par ambition, et pour se frayer un chemin à la papauté qu'un astrologue lui avoit promise; d'autres assurent que ce fut par dégoût des affaires, et des embarras du monde; et d'autres enfin que ce fut pour vaquer plus paisiblement aux pratiques religieuses, et pour gagner plus promptement le ciel. Cette dernière opinion me paroît la moins vraisemblable de toutes. La vie très-sensuelle que menoit Amedée à Ripaille, avec ses chevaliers, n'étoit pas trop faite pour lui gagner la vie éternelle, et j'aimerois mieux croire

que ce fut purement par esprit philosophique qu'Amedée renonça à la société et au trône. Oui, j'aime à croire qu'Amedée fut un peu entiche de philosophie, et qu'il l'auroit hautement manifestée, si le plus grand de tous les crimes, n'eut pas été alors de se montrer philosophe; il vécut dans sa retraite comme avoit fait Epicure, et l'on s'obstine à vouloir lui prêter les sentimens d'un père du désert; qu'elle inconséquence!

Quoiqu'il en soit, on a beaucoup écrit et beaucoup raisonné sur la manière dont vivoient les anachorettes de Ripaille, et sur l'habillement qu'ils portoient; en voici un tableau fidele tiré des sources les plus authentiques: Montrelet vol. 2, chap. 99. dit en parlant de leur vêtement, qu'ils portoient: *grise robe, long mantel, et Chaperon gris, et courte cornette d'un pied ou environ, et un bonnet vermeil par dessous leur chaperon, et par dessus le mantel, une croix d or, assez pareille, ainsi que portent les empereurs d'Allemagne.* Cet habit qui n'avoit rien de bien hérémitique, n'annonce pas qu'Amedée et ses chevaliers voulussent vivre comme des hermites, il n'y a point de haire, point de cilice, point de ceintures de fers, dans tous ces vêtemens; ils ne présentent aucune idée de macération ou de pénitence, Et loin de gêner ceux qui les portoient, ils devoient au contraire les mettre fort à leur aise. Le logement des chevaliers n'étoit pas moins commode que leur habit; chacun d'eux avoit un appartement complet

avec

avec une tour, laquelle ne lui servoit pas de prison, mais de Belvedere, chacun d'eux jouissoit de plus de deux cent florins d'or de revenu; et plusieurs domestiques étoient uniquement destinés au service de chacun.

Quant à la chère qu'ils faisoient, et qui a donné lieu au proverbe de *faire ripaille*, il suffira, pour prouver combien elle étoit bonne, d'en rapporter un échantillon tiré de l'auteur que j'ai déjà cité, et qui étoit comtemporain, *et se faisoit lui et ses gens servir au lieu de racines et d'eau de fontaine, du meilleur vin, et des meilleurs viandes qu'on pouvoit rencontrer.*

Ce passage annonce-t-il que les chevaliers de Ripaille fissent de longs carêmes, que l'abstinence fût leur vertu favorite, et qu'ils voulussent arriver dans le paradis, par le chemin du jeûne ? Tous les écrivains d'ailleurs nous disent qu'ils se livroient sans cesse aux plaisirs de la table, ils nous décrivent leurs repas voluptueux, avec une sorte de complaisance, et aucun d'eux ne dit qu'ils fissent l'oraison ou se donnassent la discipline.

Ce qui me feroit croire enfin qu'un peu de philosophie entra dans les vues d'Amedée lorsqu'il se rétira à Ripaille, c'est qu'il y établit d'abord une égalité parfaite entre lui et ses chevaliers, et que s'il choisit publiquement Saint-Maurice pour patron, au fond du cœur il avoit choisi Aristippe ou Epicure. Le célèbre Lepogge pensoit comme moi, et ne croyoit pas la dévotion d'Amedée réelle.

Amedée vivoit depuis cinq ans dans cette délicieuse retraite, lorsqu'il arriva que le pape Eugêne IV se brouilla avec les pères du concile de Basle; ceux-ci l'avoient cité par-devant eux, il avoit refusé d'obéir; ils le déclarèrent par la bouche de leur président le cardinal d'Arles, et par la plume de leur abbréviateur, *Œneas Silvius*, renversé du saint-siège et tombé dans un sens reprouvé. Après cet acte fulminant, ils s'assemblèrent en conclave, et élurent Amedée, quoique laïque, pour successeur d'Eugêne. Les concils étoient tout puissans, alors, il étoit dangereux d'encourir leur indignation; et Amedée accepta l'offre qu'on lui faisoit, bien moins par amour pour la papauté, que pour n'être pas persécuté dans sa retraite. On remarque qu'il avoit une très-longue barbe, et qu'il témoigna les plus vifs regrets, lorsqu'il fallut la lui couper. Ce détail paroît minutieux, et cependant il n'est pas sans intérêt aux yeux de l'observateur philosophe. Avec quel plaisir Amedée n'auroit-il point sacrifié cette frivole partie de lui-même, s'il eut brûlé en secret, comme on le dit, du desir de devenir pape? Cette barbe avoit vieilli avec lui dans sa retraite, c'étoit en quelque sorte une ancienne compagne qu'il abandonnoit avec douleur, et qui lui rappelloit de tems-en-tems le bonheur dont il avoit joui.

Tous les historiens au surplus attestent que ce ne fut pas sans quelque résistance qu'il se rendit au vœu du concile de Basle, et il ne paroît pas que cette résistance fût jouée. Le

plaisir que témoigna ensuite Amedée à se démettre du pontificat, prouve combien elle étoit sincère, et ce qui le prouve encore plus, ce fut l'empressement avec lequel il rentra dans sa solitude chérie.

Ce pontificat dura neuf années pendant lesquelles Amedée défendit avec fermeté les droits du saint-siège, et ceux de l'église romaine; protéger les superstitions catholiques étoit à-peu-près toute la vertu d'alors; et n'est-ce pas encore à quoi se réduit toute la vertu d'un pape?

Amedée, comme je l'ai dit, se démit avec plaisir de la triple thiare; mais ce qu'on n'a point assez dit, c'est que son élection avoit fait naître un schisme, dont les suites auroient pu devenir très-funestes à l'Europe qui alors étoit presque toute chrétienne. Le roi de France voulant le faire cesser, agit en conséquence auprès d'Amedée, ou plutôt Felix V; il lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à se démettre, et Felix V les accueillit avec d'autant plus de bonté que son vœu, en se démettant, étoit aussi de faire cesser le schisme, et de rendre la paix à l'église. Cette démission eut lieu au mois d'avril 1449, au concile de Basle, transféré à Lauzanne; et Nicolas V, vrai pape, y fut élu de rechef par les pères du concile.

Amedée cependant pour ne pas laisser croire qu'il n'avoit été qu'un mannequin sur le trône de Saint-Pierre, et pour garder en quelque sorte le decorum de la papauté, ne s'en démit qu'aux conditions suivantes: que vingt-

trois cardinaux qu'il avoit créés à diverses promotions seroient maintenus dans leurs dignités, et aggregés au sacré-collège, que tout ce qu'il avoit fait en qualité de pape, seroit maintenu dans sa force, excepté les bulles données contre Eugêne, et que respectivement ce qu'Eugêne avoit fait contre lui, ou contre ceux de son obédience, durant le schisme, seroit annullé. Il demanda de plus, à être évêque de Sabine, cardinal doyen du sacré-collège, légat à *Latere*, dans l'Allemagne, la Savoye, et la Lombardie, ce qui fut exécuté de bonne foi, de part et d'autre; mais une preuve qu'il apprécioit ces dignités à leur juste valeur, c'est qu'il n'en fit aucune usage, et rentra précipitemment dans sa retraite de Ripaille, où il resta encore quelque tems, et mourut bientôt après à Genève, le 7 janvier 1451.

Son corps fut transporté à Ripaille, et comme les dévots s'emparent tant qu'ils peuvent de tous les hommes qui ont eu quelque célébrité, et sur-tout de ceux qui ont été papes; les dévots n'ont pas manqué de dire que Dieu avoit opéré quelques miracles sur son tombeau; les dévots en ont fait un saint; d'autres en ont fait un impie; ainsi va le monde. Amedée au-sur-plus étoit trop honnête homme, pour devenir un saint, et puissent ces quelques lignes qu'il m'a inspirées, le faire rayer du Calendrier. Les Bernois, qui apparemment n'aiment pas les saints, renversèrent son tombeau en 1536, et ses os depuis furent transférés à Turin, par les ordres de

Charles Emmanuel, et inhumés en 1640, dans la cathédrale avec beaucoup d'honneur.

Les historiens ont beaucoup loué, et beaucoup blamé Amedée ; Amedée a fait des fautes sans doute, mais il faut les attribuer à l'esprit de son tems, beaucoup plus qu'à son caractère. L'esprit de son tems étoit le fanatisme, et l'amour des conquêtes ; et son caractère le portoit naturellement à la paix et à la philosophie. Amedée eût d'ailleurs toutes les vertus domestiques ; il fut bon père, bon époux, sincère ami ; et je ne doute point qu'il n'eût été un grand homme, si le hasard l'eût fait naître dans notre siècle.

FIN.

LE PAPE
MALGRÉ LUI,
MORALITÉ HISTORIQUE;

LE PAPE
MALGRÉ LUI,
MORALITÉ HISTORIQUE.

Qu'Horace m'intéresse et qu'il plaît à mon cœur,
Lorsque de son génie abaissant la hauteur,
En vers de douze pieds, ennemis de la gêne,
Il écrit à Florus, à Tibulle, à Mécène!
Ses pindariques chants ravissent les esprits;
Mais faut-il qu'un poëte, enflé dans ses écrits,
Ne puisse faire un pas sans de longues échasses?
Le style épistolaire est la langue des graces:
Ce style, je l'avoue, a mille attraits pour moi;
La gêne est mon supplice, et le plaisir ma loi.
Vous savez, mes amis l'histoire d'Amedée,
Dont l'ame fut toujours par la vertu guidée.
Me pardonnerez-vous une velléité?
Je vais ici l'écrire avec simplicité,
En vers de douze pieds, qui courent avec grace,
Tels qu'ils tomboient jadis de la plume d'Horace.
Pourquoi, me direz-vous, nous offrir ce tableau?
Ne vaudroit-il pas mieux nous donner du nouveau?

Le nouveau seul nous charme, et le Français volage
Du merveilleux sur-tout idolâtre l'image.
Hélas! que voulez-vous ? Je commence à vieillir;
Il me reste si peu de roses à cueillir!
La fable m'a long-tems bercé de ses chimères,
Et las de ses erreurs, douces et mensongères,
Je prétends désormais, usant mieux des instans,
Dérouler à loisir les registres du tems,
Y puiser des leçons, utiles sans scandale,
Et sur des faits du moins appuyer la morale.
Dans le sein des grandeurs n'éprouvant que l'ennui,
Mon héros, les quittant, fut Pape malgré lui.
Sa vie heureuse et sage offre un exemple à suivre.
Une seul fait quelquefois, instruit mieux qu'un gros livre:
La fable en peut fournir, mais sans réalité,
Et l'on n'est bien instruit que par la vérité.
Tandis qu'autour de lui, du démon de la guerre
Retentissoit par-tout l'effroyable tonnerre,
Le paisible Amedée, au sein de ses états,
Entretenoit le calme, et le Dieu des combats
Sous son règne jamais n'ensanglanta les ondes
Du fleuve qui, roulant dans des plaines fécondes,
Et sur des bords fleuris promenant son crystal,
Semble encore murmurer le grand nom d'Annibal.
Amedée, en l'aimant, fit aimer la justice:
Il tendit une main généreuse et propice
Aux peuples opprimés par de lâches tyrans;
Fut choisi pour arbitre en tous leurs différens;
Agrandit ses Etats, sans faire de conquêtes,
Et resta pacifique au milieu des tempêtes.

Las enfin de régir le fertile Piémont,
Qui vit dans ce Monarque un nouveau Salomon;
Las des vaines grandeurs que la tourbe idolâtre,
Acteur couvert de gloire, il quitta le théâtre
Où tant de Rois, sifflés des spectateurs divers,
De leur chûte honteuse amusent l'Univers;
Et fuyant de la Cour la triste valetaille,
Il vint s'ensevelir au château de Ripaille.

C'est-là que de la gloire oubliant le sentier,
Amedée aux plaisirs se livra tout entier;
Et se laissant aller à la simple nature,
Vécut tranquillement sous la loi d'Epicure.
De fideles amis, payés d'un doux retour,
Avoient suivi ses pas dans cet heureux séjour;
Et pour eux il fonda le fameux hermitage,
Qu'il préféroit, sans doute au royal héritage.
Que n'ai-je maintenant les talens de Chaulieu!
J'exciterois ma muse à peindre ce beau lieu
Dont Voltaire essaya de retracer l'image.
Voltaire, objet constant de mon sincère hommage,
Quand par toi Pompignan ou Freron est berné,
J'admire, j'applaudis l'hermite de Ferney:
Il manie avec goût l'arme du ridicule;
Il m'amuse, il m'égaye, et me rappelle Hercule
Terrassant d'un coup-d'œil l'orgueilleux Mirmidon;
Je ris même aux dépens du chantre de Didon,
Qui voulut, un beau jour, en pleine Académie,
Convertir les quarante à la théologie.
Mais d'un Roi philosophe, ami de la vertu,
Pourquoi ternir la gloire, et pourquoi cherches-tu

A le percer des traits de ta muse volage ?
Un sage devroit-il calomnier un sage ?
Les moines de Ripaille, amans des voluptés,
N'avoient fui le séjour des bruyantes cités,
Que pour mieux assouvir l'appetit indomptable
Qui du lit les chassoit, qui les suivoit à table,
Et d'un jeune éternel, les pieuses rigueurs
Ne les faisoient jamais pâlir dans les langueurs.
Du beau lac de Genêve ou les Truites jaspées
S'égayoient sous les yeux des humides nappées;
Des filets à la main, ils parcouroient les bords,
Et ne tentoient jamais d'innutiles efforts.
Les plaisirs et les jeux filoient leur destinée:
Ils dormoient bravement la grasse matinée;
Et le soir ils chantoient, réveillés par Bacchus,
De jolis airs à boire, en guise d'*oremus*.
Ne croyez point, amis, qu'outrageant la nature,
Un cilice cruel leur servît de ceinture :
C'étoit des lacs d'amour, tissus par Cupidon,
Qui chez eux de François remplaçoient le cordon.
Un seul point leur manquoit, et je serai sincère :
Ce point, à mon avis, est le plus nécessaire ;
Ils n'avoient point de femme; une frivole peur
A l'amour du beau sexe avoit fermé leur cœur;
Ils brûloient en secret de lui rendre les armes,
Et tout en l'adorant ils redoutoient ses charmes.
Qu'ils devoient être à plaindre! Ah! loin de la beauté
L'homme peut-il prétendre à la félicité?
C'est-elle qui des jeux, qui des amours suivie,
Répand à plaines mains des roses sur la vie;

Elle, qui de nos jours embellit les instans,
Qui fait, dans l'hiver même, éclore un doux printems,
Et qui charme les cœurs, en dérangeant les têtes.
Vainement de Ripaille on nous vante les fêtes,
Et mon héros en vain y trouvoit mille appas;
Ses divertissemens, ses éternels repas,
Je les aurois donnés, et l'on en sent la cause,
Pour un baiser cueilli sur deux lèvres de rose.

Tandis que, dans Ripaille, aux plaisirs des élus
S'abandonnoient ainsi nos paisibles reclus,
D'un Concile assemblé les Pères vénérables,
A Bâle avoient ouvert leurs travaux mémorables,
Et pour élire une Pape il veilloient jour et nuit.
L'Esprit Saint, qui parfois ne manque pas d'esprit,
Leur souffle le conseil de choisir Amedée.
Le Concile en chorus applaudit à l'idée;
Et voilà que sur l'heure, un zélé Cardinal
Court offrir la thiarre à l'hermite royal.
Amedée, au milieu de son destin prospère,
Fut tant soit peu surpris d'être appelé Saint-Père;
Et ne s'attendant pas à ce suprême honneur,
Il dit au Cardinal : y pense-t-on, Seigneur?
De moi l'on fait un Pape! et las de la Couronne;
J'ai déjà du Piémont abandonné le Trône;
Déjà, pour me soustraire au soins de la grandeur,
De mon rang, dans Ripaille, éteignant la splendeur,
Soleil absent des cieux, j'ai perdu la lumière,
Et l'on veut que je monte au Trône de Saint-Pierre,
Et que privé sur-tout de vertus et d'éclat,
J'obscurcisse l'honneur du Saint Pontificat!

De vertus ! lui répond l'envoyé du Concile ;
D'en avoir plus que vous il seroit difficile :
Ne vous nomme-t-on pas le Salomon des Rois ?
N'a-t-on pas vu fleurir, sous vos heureuses loix ;
Sans mêlange d'orgueil, sans morgue protectrice,
La bienfaisance auguste, et sur-tout la justice ?
Les Papes, entre nous, ne vous ressemblent pas ;
Peu, jusqu'à ce moment, ont marché sur vos pas.
Jules, Pie, Innocent, Alexandre, Grégoire,
Sont arrivés ensemble au temple de mémoire
Par le même sentier que Tibère et Néron :
L'église, je l'avoue, a consacré leur nom ;
Mais le monde indigné, s'est moqué de l'église ;
Il a sifflé souvent ceux qu'elle canonise.
Elle voudroit enfin, sensible à vos vertus,
Sur le Trône de Pierre élever un Titus.

Le modeste Amedée, en baissant la paupière,
Lui réplique : un Titus sur le Trône de Pierre !
Et quel est le mortel qui, ses clefs dans les mains ;
Ne soit pas obligé de tromper les humains ?
Par-tout la vieille Rome étendit son empire ;
Contre la liberté la nouvelle conspire.
Par la force jadis Rome soumit les Rois ;
Aujourd'hui c'est l'erreur qui fonde tous ses droits.
Des Pontifes sacrés, si fiers de la thiarre,
Examinons l'histoire et leur code barbare.
L'ignorance régnoit, et son épais bandeau
De la loi naturelle éclipsoit le flambeau.

Ne vit-on pas alors ces Pontifes célèbres,
Des peuples et des Rois prolongeant les ténèbres,
Au nom d'un Dieu de paix, dans leurs timides cœurs ;
D'un enfer qui n'est pas répandre les terreurs,
Et par le sentiment d'une frivole crainte,
Tenir leurs fronts courbés devant l'idole sainte ?
D'un facile succès, plus charmés que surpris,
Ne les a-t-on pas vus infecter les esprits,
Des poisons dévorans du cruel fanatisme,
Et fondant sur l'autel le sanglant despotisme ;
Enchaîner à ses pieds l'auguste liberté ?
   Ne les a-t-on pas vus dans leur cupidité,
S'arrogeant le pouvoir qui lie et qui délie,
Des trésors de l'Europe enfler leur datterie ,
Aux crédules mortels, qu'ils avoient éblouis ,
Pour prix de leur argent donner le paradis,
Et vouer sans retour à d'éternelles flammes,
Ceux qui les maudissoient dans le fond de leurs ames ?
Que dis-je? En des bûchers, attisés par leurs mains ;
N'ont-ils pas entassé de paisibles humains,
Qui refusoient de croire à leurs dogmes bisarres ?
Du milieu de ces feux, pieusement barbares,
N'a-t-on pas entendu les malheureux Vaudois,
Elevant tristement une mourante voix,
De leurs bourreaux sacrés implorer la clémence ?
O toi que toujours guide une sainte démence,
Quel est donc ton projet, farouche Inquisiteur ?
L'ordre de l'univers m'annonce un Créateur ;
Du besoin de l'aimer mon ame est oppressée,
Et *Roi* de mes desirs, *tyran* de ma pensée,

Quand tu viens m'inposer tes despotiques loix,
Les plus doux sentimens ne sont plus à mon choix;
Au lieu de le bénir, je maudis le grand Etre,
Et deviens, en un mot, aussi haineux qu'un prêtre.
Député du Concile, illustre Cardinal,
Vous voulez, dites-vous, que le Mont Quirinal
Me voie incessamment élevé sur le Trône,
Joindre la double clef à la triple couronne,
Que je sois Pape enfin? A regret j'y souscris;
J'accepte cet honneur, mais sachez à quel prix:
Sur la Chaire où siégea le cruel fanatisme,
Je veux faire monter l'adorable théisme:
Mais il y régnera sans tous les dogmes vains
Qui de fer, de flambeaux ont armé les humains,
Et qui, jusqu'à ce jour, ont ravagé le monde:
Je veux que sur le vrai mon empire se fonde,
Et des nœuds de l'erreur dégageant tout mortel,
Soumettre aux loix ensemble et le trône et l'autel.
Ami, dirai-je au peuple entouré d'artifices,
Qu'a besoin l'Eternel de tous vos sacrifices?
Les sages de la Grèce étoient religieux,
Et c'est par des vertus qu'ils honoroient les Dieux.
On ne les voyoit point arroser une tombe
Avec les flots de sang d'une horrible hécatombe;
Sous leurs couteaux sacrés, le vigoureux taureau
Ne mêloit point ses cris aux cris du tourtereau,
Et leurs bras secondant des vœux illégitimes,
N'égorgèrent jamais d'innocentes victimes.
Ces vertueux mortels n'étoient soumis qu'aux loix;
Ils n'entre-mêloient point leur hommage et leur voix

Aux

Aux bisarres chansons d'une auguste grand'messe.
Imitez, imitez les sages de la Grèce.
L'Eternel pour son Temple a choisi l'Univers :
Le ciel étale aux yeux ses miracles divers ;
Il est présent par-tout, et bon père, ami tendre,
Par-tout il peut vous voir, et par-tout vous entendre :
Plus de culte en un mot. L'impie est le mortel
Qui croit par son encens honorer l'Eternel,
Et qui du tabernacle où pendent ses guirlandes,
Le croit voir d'un sourire accueillir ses offrandes.

Je ne leur dirai point, parlant *ex cathedrâ*,
D'aller souvent au prône, et de fuir l'opéra.
De l'hydre catholique abattant les cent têtes,
Je détruirai d'abord les innombrables fêtes,
Où, pour chomer les Saints, un peuple industrieux
Consume à ne rien faire un trésor précieux.
Le tems qui, sans retour, s'échappe avec vîtesse,
Et qui, du pauvre, hélas! est la seule richesse.
Le pauvre a-t-il besoin de vaincre les démons?
C'est du pain qu'il lui faut, et non pas des sermons.
Il faut encourager son active industrie,
Et Dieu sera content, s'il sert bien la Patrie.

Ne craignez pas sur-tout que, dans le Vatican,
J'établisse jamais un odieux encan,
Et que pour augmenter mes pieuses finances,
Je vende à l'Univers des brefs et des dispenses :
Non, mon ame est fermée au sordide intérêt.
Un Pape aimer l'argent! Près de Génézaret
Notre bon fondateur, des mortels le plus sage,
N'eut pas même un denier pour payer son passage ;

Et quels sont les conseils qu'il donnoit aux chrétiens ?
» Amis, vendez vos champs, vos troupeaux, tous vos biens,
Et du tendre orphelin soulagez l'indigence :
Le bonheur véritable est dans la bienfaisance ! »
Avec zèle et respect je suivrai ces leçons,
Et sans multiplier les pains et les poissons,
J'espère par mes soins opérer des miracles.
Les Papes, s'appuyant sur de menteurs oracles,
Ont chargé de brouillards l'auguste vérité;
Ils ont fait sur le trône, asseoir à leur côté,
La persécution, fille de l'ignorance,
Et je ne veux régner que par la tolérance.

Ce dessein étoit sage ; il plut au député :
Par le Concile même il fut, dit-on goûté ;
Et bientôt Amedée, en pompe triomphale,
Moins conduit que porté dans la Chaire Papale,
Sous le nom de Félix, nom cher à ses sujets,
D'un mâle caractère y déploya les traits.
Le peuple étoit heureux, et sous un si bon maître
Avec la liberté, la concorde alloit naître ;
Mais l'Eglise se plaît dans les divisions.
Il faut du sang, il faut des persécutions
Aux Pontifes sacrés, tyrans des droits de l'homme,
Et de tous les discords, le foyer est dans Rome.

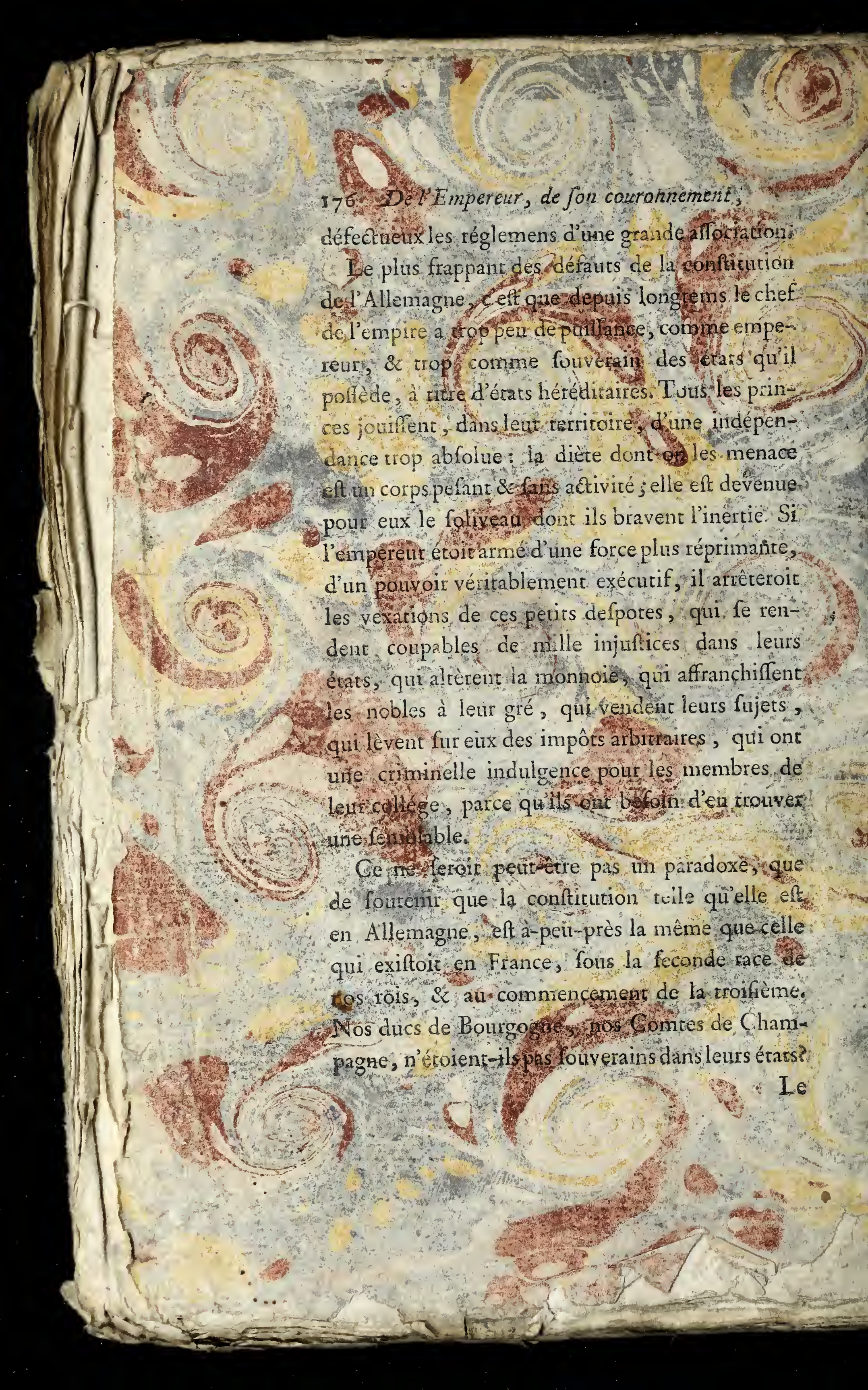
Quand de philosopher un Pape a le malheur,
Quand pour le Saint des Saints montrant peu de chaleur,
Il n'a point des dévots la sombre perfidie,
Exercés dès long-tems dans l'art de Canidie,
Messieurs les Cardinaux avec dextérité,
Dépêchent l'infaillible à l'immortalité.

Ainsi Ganganelli, d'équitable mémoire,
Un instant leur déplut, et partit pour la gloire:
Il est si dangereux d'aimer trop son prochain!
 Amedée auroit pris un semblable chemin,
Si la main d'un ami, détournant la tempête,
Du coup le plus affreux n'eût préservé sa tête.
Amedée en tout tems, de prêtres investi,
Par ses pressentimens en fut même averti.
Pour calmer les soucis de son ame inquiéte,
Comme il sabloit un soir le doux nectar d'Orviète,
Un billet cacheté se présente à ses yeux;
Il l'ouvre, et de ces mots le sens mystérieux
Le remplit à la fois de crainte et de surprise.
» Prends garde à toi, Fèlix! pour le bien de l'Eglise,
» Si d'un sceptre de fer ton bras n'est point armé,
» Le poison..... tu m'entends ? » Justement alarmé,
Le vertueux Félix n'en lit pas d'avantage.
De Ripaille en secret, regrettant l'hermitage,
Il voudroit dans ses murs de nouveau se cacher;
Le danger l'environne, et timide nocher,
Il laisse, par effroi retournant en arrière,
Flotter, au gré des vents, la barque de Saint-Pierre.
Son règne dure un lustre; et las d'un vain pouvoir
Qui le rendoit esclave et trompoit son espoir,
Il quitte enfin le trône, à Ripaille s'envole,
Maudissant la thiarre et son éclat frivole.
Il recommence à vivre au sein de l'amitié,
Enchanté d'être libre, heureux d'être oublié.
Sur un abime, hélas! la grandeur est fondée!
En pourriez-vous douter? Le prudent Amedée

Près du port croyoit être : il touchoit à l'écueil.
Concluez, mes amis, qu'en dépit de l'orgueil,
Il vaut mieux vivre obscur au château de Ripaille,
Que d'être Pape à Rome, ou Monarque à Versaille.

F I N.

De l'Imprimerie de la citoyenne **LEJAY**, rue Sainte-Croix, Chaussée D'Antin.



défectueux les réglemens d'une grande aſſociation.

Le plus frappant des défauts de la conſtitution de l'Allemagne, c'eſt que depuis longtems le chef de l'empire a trop peu de puiſſance, comme empereur, & trop comme ſouverain des états qu'il poſſède, à titre d'états héréditaires. Tous les princes jouiſſent, dans leur territoire, d'une indépendance trop abſolue : la diète dont on les menace eſt un corps peſant & ſans activité ; elle eſt devenue pour eux le ſoliveau dont ils bravent l'inertie. Si l'empereur étoit armé d'une force plus réprimante, d'un pouvoir véritablement exécutif, il arrêteroit les vexations de ces petits deſpotes, qui ſe rendent coupables de mille injuſtices dans leurs états, qui altèrent la monnoie, qui affranchiſſent les nobles à leur gré, qui vendent leurs ſujets, qui lèvent ſur eux des impôts arbitraires, qui ont une criminelle indulgence pour les membres de leur collége, parce qu'ils ont beſoin d'en trouver une ſemblable.

Ce ne ſeroit peut-être pas un paradoxe, que de ſoutenir que la conſtitution telle qu'elle eſt en Allemagne, eſt à-peu-près la même que celle qui exiſtoit en France, ſous la ſeconde race de nos rois, & au commencement de la troiſième. Nos ducs de Bourgogne, nos Comtes de Champagne, n'étoient-ils pas ſouverains dans leurs états?

Le